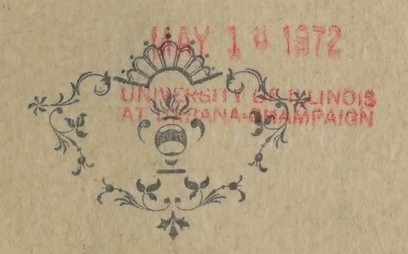
LE GAZETIER LITTÉRAIRE,

Hiftoriettes, Anecdotes & Indifcrétions
de l'An 1923.



A PARIS,
Chez Georges Crès & Cie, Éditeurs,
Rue Hautefeuille, n° 21,
Près le boulevard Saint - Germain.

M. CM. XXIV.

4e édition

LE

GAZETIER LITTÉRAIRE

LE GAZETIER LITTÉRAIRE,

Hiſtoriettes, Anecdotes & Indiſcrétions
de l'An 1923.



A PARIS,
Chez Georges Crès & Cie, Éditeurs,
Rue Hautefeuille, n° 21,
Près le boulevard Saint-Germain.

M. CM. XXIV.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL LAFUMA, DONT DIX HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE 1 A 40 ET DE 41 A 50.

JANVIER

3 janvier

L'usage académique exige que tout président, après avoir exercé ses fonctions pendant le cours d'une année, se lève et prononce une allocution au moment où il va céder la place à son successeur.

Le mercredi 3 janvier 1923, l'Académie des Sciences tenant sa séance, son Président se leva pour prendre la parole.

Son grand âge, aujourd'hui, porte une singulière atteinte aux brillantes qualités qui furent jadis les siennes. Prononcer une allocution lui est devenue chose impossible... M. le Président reprit donc le discours qu'il avait lu lors de la séance publique annuelle de sa compagnie — si on peut appeler discours l'énumération des morts de l'année, accompagnée d'une notice biographique sur chacun d'eux.

Cette fois, il se dispensa de donner lec-

ture des notices et se borna à énumérer les noms des défunts.

Quand il eut achevé, le regard perdu, mâchonnant on ne sait quoi, il cherchait visiblement quelque chose à ajouter. Ne trouvant rien, il finit par déclarer :

— Je ne dirai rien pour ne pas troubler vos conversations.

On rit. Et alors, s'asseyant, il regarda l'ordre du jour et annonça :

— La parole est à...

Ici, le Secrétaire Perpétuel, M. Alfred Lacroix, se penchant vers lui et lui tirant la manche de son veston, lui expliqua que son mandat avait pris fin avec son allocution et qu'il devait rentrer dans le rang.

Il n'insista pas. Docile, il se leva, descendit du bureau et s'assit quelque part sur une chaise, cependant que tous ses confrères souriaient, ne songeant pas à voir dans leur Président l'image de ce qu'ils sont déjà ou de ce qu'ils seront demain.

4 janvier

On retire à Victor Margueritte sa belle cravate rouge.

Il faut bien constater que la majorité de l'opinion littéraire n'est pas de son côté. Personnellement, l'homme est peu sympathique, et l'écrivain, si ce mot peut être employé ici, ne saurait être tenu pour excellent. Victor Margueritte écrit avec toutes sortes de vieux trucs hors d'usage. On a peut-être eu raison de lui retirer la cravate, mais on avait certainement eu tort de la lui donner.

Au mois de juillet dernier, quand parut la *Garçonne*, Victor Margueritte organisa sa publicité à grands coups de téléphone, mais les articles ne furent pas si nombreux qu'il l'eût désiré. La critique s'abstint un peu partout et notamment au *Gaulois*, où l'au-

teur de la *Garçonne* ne s'était pourtant pas fait faute de relancer Arthur Meyer.

— Je comprends très bien, finit-il par lui dire, que vous ne puissiez pas recommander mon livre à vos lectrices, mais au moins éreintez-moi !

12 janvier

M. Théophile Homolle, président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, étant souffrant, la présidence de cette compagnie a été assumée par M. François Delaborde.

M. François Delaborde est professeur et il le fait bien voir.

Comme ses confrères parlaient entre eux au cours de la séance, d'un coupe-papier rageur il frappa sur sa table pour les inviter au silence. Quelques instants plus tard, M. de Saint-Périer venait de lire une longue note sur une petite statuette décou-

verte dans une grotte. Il avait achevé. Derrière lui, M. Camille Jullian crut devoir lui poser une question.

Pour y répondre, M. de Saint-Périer, qui était au milieu de la salle, devant la petite table où parlent tous les orateurs, se tourna vers M. Camille Jullian.

Alors M. François Delaborde, frappant la table de son coupe-papier, les reins cambrés, la tête droite, cria :

— Monsieur de Saint-Périer ! Monsieur de Saint-Périer !

Comme celui-ci se retournait vers lui, il lui fit observer :

— Vous faites une communication à l'Académie, veuillez donc, je vous prie, vous tourner vers le bureau.

M. de Saint-Périer qui était alors debout, obtempéra à cet ordre donné sans grâce.

On vit alors face à face M. François Delaborde, les deux coudes sur le bureau, l'air attentif, derrière des lunettes d'écaille qui ornent son long nez dans une figure agrémentée d'une barbe épaisse ; et, à la table, debout, M. de Saint-Périer, grand

vieillard un peu voûté, un peu chauve, avec quelques cheveux qui folâtrent sur son crâne et lui donnent l'air ahuri. Et les explications et les discussions sur la petite statuette trouvée dans une grotte de la Haute-Garonne continuèrent au sein de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres que le Premier Consul avait sagement dénommée la *Classe* des Inscriptions et Belles-Lettres.

13 janvier

M. Alexandre Ribot est mort. Voici de ce fait deux fauteuils de plus vacants à l'Institut, l'un à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, l'autre à l'Académie Française.

L'ancien président du Conseil était assidu aux séances de ces deux compagnies.

Il y venait généralement à pied, par les quais qu'il suivait. Presque toujours il était

vêtu d'un pardessus noir, coiffé d'un chapeau melon d'où sortaient ses longs cheveux blancs bouclés.

Il était grand, mais l'âge l'avait fortement courbé, et il allait d'un pas un peu menu, saccadé...

Laissera-t-il plus de traces dans les annales littéraires que ses prédécesseurs à l'Académie Française, Sirmond, Montereul, La Loubère, Sallier, Coetlosquet ?

17 janvier

Un grand salon aux boiseries blanches dont les dorures s'écaillent par endroit. Sur la cheminée, une pendule sonne lentement les heures. Dans le silence, on entend d'autres horloges qui, dans d'autres pièces, sonnent en même temps. Les pendules témoignent de l'ordre qui règne ici.

Les meubles sont rangés avec soin. Sur

une table, au milieu de ce vaste salon, un Christ d'or s'élève.

Aux murs pendent des portraits de Papes. Les rideaux sont soigneusement tirés.

Une porte s'ouvre. Un laquais, cravaté de blanc, vêtu de noir, silencieux, vous fait signe de le suivre. Derrière lui on pénètre dans une petite antichambre, meublée de quelques fauteuils Louis XV en velours vert.

Le valet s'approche d'une large porte à deux battants, l'oreille tendue, la main prête à tourner le loquet quand l'audience du visiteur qui précède sera terminée.

La poignée de cuivre remue à peine qu'il se précipite. La porte ouverte laisse voir un monsieur incliné dans un salut cérémonieux de départ. Par l'entrebâillement de la porte, un prêtre paraît. Il porte une soutane noire dont les boutonnières sont bordées de soie rouge, une croix d'or pend sur sa poitrine, sur la tête une calotte rouge laisse passer des cheveux qui ne sont pas encore tout à fait blancs. La taille est entourée d'un large ruban de moire rouge.

Le geste rond, la figure ronde, Son Eminence le cardinal Dubois, archevêque de Paris, vous invite à entrer.

Il vous mène près de la cheminée où brûle un feu de bois. Il s'assied dans un élégant fauteuil en face de vous. La conversation s'engage comme dans le salon d'une dame âgée qui a conservé les usages d'il y a cinquante ans et voici, pour compléter l'illusion, là, sur la cheminée, derrière un candélabre, un sac de crottes de chocolat...

18 janvier

Sous la Coupole. C'est le public habituel des séances de réception, femmes du monde, vieux messieurs. Le fauteuil du secrétaire perpétuel n'est pas occupé par M. Frédéric Masson. Une indisposition subite le retient, dit-on, au lit. D'aucuns se refusent à le croire.

— M. Frédéric Masson qui a voté contre M. Pierre de Nolhac, qui a fait campagne contre lui, ne veut pas assister à sa réception.

— Jalousie d'un anecdotier pour un historien, murmure-t-on.

M. Pierre de Nolhac ne semble pas s'en soucier. Les cheveux et la barbe en broussaille, selon son habitude, il lit, de derrière ses lunettes, son discours. Il s'avoue vaincu par la tâche ingrate qui lui a été confiée de parler d'Emile Boutroux. Quand la séance est finie, la coupole se vide rapidement, les académiciens regagnent leurs domiciles. M. André Chevrillon — qui ne veut pas ôter son habit vert chez le concierge dont la loge sert de vestiaire aux Immortels — s'est contenté de passer un pardessus et de troquer son bicorne à plumes contre un melon, et il s'en va d'un pas tranquille, à pied, sans s'apercevoir que, sous le pardessus, dépasse son épée, et que se remarque bizarrement le pantalon à large bande verte de ce monsieur coiffé d'une cape noire.

20 janvier

On signale des tiraillements entre Paul Souday et le comité de la Critique littéraire dont il fait partie et où il ne paraît jamais, s'étant fait une règle de réserver tous ses loisirs aux plaisirs de la table, de la musique et de la conversation avec de jolies femmes, ce qui n'est, ma foi, pas si bête.

Un membre du comité de la Critique littéraire, Auguste Dupouy, avait reproché à Souday, dans la *Démocratie nouvelle*, de juger les écrivains d'après leurs opinions politiques. Or ce reproche est justement un de ceux qui mettent Souday hors de lui. Il ne fit ni une ni deux : il prit sa plume et envoya sa démission de membre du comité.

Gros émoi au sein de ce dernier où l'on estime avec raison ne pouvoir se passer du nom de Souday. Démarche de Gaston Ra-

geot, rue Guénégaud. Ultimatum de Souday :

— Ou bien le comité m'adressera une lettre signée de tous ses membres sans exception, et rendant hommage à mon impartialité et à ma probité de critique, ou je maintiens ma démission.

La lettre fut écrite et Auguste Dupouy la contresigna en riant.

On dit que Paul Souday a l'intention de la faire encadrer.

FEVRIER

1er février

Le volume de M. Louis Dumur : *Les Défaitistes*, paraît aujourd'hui en librairie et reproduit intégralement les passages qui, lors de la publication dans le *Mercure de France*, ont provoqué les protestations de MM. Georges Pioch et André Morizet. On y trouve, en outre, deux ou trois pages inédites sur ce que l'auteur appelle : « les salons défaitistes ».

Y sont nommés, en toutes lettres : les salons de Mmes Menard-Dorian, rue de la Faisanderie ; de la comtesse Greffulhe, rue d'Astorg ; de Miss Nathalie Clifford Barney (l'*Amazone* de Remy de Gourmont), rue Jacob.

— Mais, vous avez oublié le salon de Mme Alphonse Daudet, disait à M. Louis Dumur, M. Fernand Divoire.

— En effet, fit Dumur...

Même jour

Sous la signature de Pierre Maël, collaboraient deux personnages : M. Charles Vincent et M. Charles Causse. Entre eux il avait été convenu que le pseudonyme appartiendrait, en cas de décès, au survivant.

En 1904, M. Charles Causse mourut, M. Charles Vincent continua seul l'œuvre commencée.

Une série de contestations s'élevèrent alors entre M. Charles Vincent d'une part, et Mme Vve Causse et son fils Fred Causse d'autre part. Ces contestations aboutirent en 1916, à un contrat d'arbitrage en vertu duquel M. Fred Causse s'interdisait d'ajouter le nom de Maël à sa signature et, enfin, à un arrêt de la 3e Chambre civile du 22 février 1922.

Mme Vincent, veuve de Charles Vincent,

au nom des héritiers de ce dernier, seul propriétaire de la signature « Pierre Maël», de 1904 à 1920, rappelle aujourd'hui par une note aux journaux qu'en vertu de cet arrêt M. Fred Causse n'a pas le droit de s'appeler « ni de se dire fils de Pierre Maël » (*sic*).

5 février

Une jeune femme de lettres, sans aucun talent, vient apporter le manuscrit d'une nouvelle dans un journal où elle a déjà essuyé plusieurs refus.

Le rédacteur chargé de la recevoir ne lui cache pas qu'elle a bien peu de chance de voir sa « copie » publiée.

Il ajoute que, même si elle obtient une réponse favorable, il lui faudra attendre plusieurs mois, à cause du très grand nombre de manuscrits retenus.

Alors, avec un sourire ambigu, et regar-

dant le journaliste droit dans les yeux :

— Oh ! Vous me ferez bien un petit tour de passe-passe...

Et, par crainte qu'il n'ait pas compris, elle répète :

— Un petit tour de passe-passe...

7 février

Dans la liste des membres du jury de la Bourse nationale de voyage figure toujours le nom de M. Jules Bois, porté disparu pendant la guerre à la suite de l'affaire Bolo.

13 février

Brillant cinq à sept chez Constance Maille, avenue Kléber, en l'honneur d'Anatole France.

Des cabots de la Comédie Française, de

l'Opéra et autres lieux fort distingués, chantent et déclament à l'envi des chefs-d'œuvre éprouvés.

Au premier rang de l'assistance, à un mètre cinquante des artistes, le père de *Thaïs* dort.

15 février

M. Georges Goyau est reçu solennellement par l'Académie Française qui l'a appelé à succéder au baron Denys Cochin. Comme il fallait s'y attendre, l'assistance est presque tout entière composée d'ecclésiastiques. Jamais on n'a vu tant de soutanes à l'Institut. Il y en a de toutes nuances : des noires, des marrons, des blanches. Le R. P. Janvier est enveloppé dans un capuchon noir.

Cette fois encore le fauteuil du secrétaire perpétuel n'est pas occupé par M. Fré-

déric Masson. Serait-il donc vraiment malade?

Le fauteuil du directeur est vide : M. Georges Goyau est reçu, en effet, par un mort : M. Alexandre Ribot.

Au dernier moment, l'un des parrains du récipiendaire, M. Gabriel Hanotaux, a dû renoncer, en raison de son état de santé, à assister à la séance.

— C'est, dit quelqu'un, la journée des absents et des morts.

A quoi un Immortel, qui siège depuis bien des années à l'Institut, répond, non sans une pointe de mélancolie, en faisant allusion à M. Alexandre Ribot, dont M. Joseph Bédier vient de lire le discours en réponse à M. Georges Goyau :

— En voilà un qui aura trouvé le moyen de faire des discours même après sa mort !

16 février

Avant le dîner des Ecrivains Combattants, un personnage très raide, vêtu d'une longue redingote, et qui marche comme au pas de parade, traverse un salon, vient s'arrêter tout d'une pièce devant Roland Dorgelès et, à la manière militaire, se présente :

— Lieutenant-colonel Piegros-Laclastre, en littérature Hervé de Villeneuve...

— Enchanté ! Caporal Roland Dorgelès ! répond sur le même ton l'auteur des *Croix de bois.*

19 février

C'était donc vrai, M. Frédéric Masson était bien réellement malade. Il est mort ce matin. Voilà seulement quelques heures qu'il n'est plus, et déjà on prend conscience

du vide qu'il laisse. On était tellement habitué à le prendre pour tête de turc, à le rendre responsable de toutes les gaffes de l'Académie ! Et puis, il égayait par ses boutades, sa mauvaise humeur, ses allures brusques, les séances glaciales de l'Institut.

Il n'en manquait pas une. Il venait régulièrement le jeudi, son chapeau melon de travers sur ses longs cheveux blancs, voûté, des poches flasques sous les yeux, une serviette de cuir noir dans la main gauche, appuyé de l'autre sur une canne.

Il y a six mois, ou un peu plus, en sortant d'une séance de l'Académie, il s'était arrêté sur le palier du premier étage, face à M. Robert Régnier — l'un des employés de l'Institut — qui se tenait sans parler dans une attitude déférente et polie devant le secrétaire perpétuel. Celui-ci, hochant la tête, après un instant de silence, déclarait :

— S'il monte à 38°3, il est foutu.

Après quelques secondes de silence, il répéta encore :

— Oui, s'il monte à 38°3, il est foutu.

Il parlait alors de M. Paul Deschanel,

gravement malade, et, escomptant déjà sa mort, M. Frédéric Masson reprit :

— Cela fera cinq.

— Cinq, répondit en écho l'employé docile.

Tous deux faisaient allusion au nombre de places qui seraient vacantes après le décès de l'ancien Président de la République.

M. Frédéric Masson poursuivit :

— Et il y a encore Freycinet. Vous savez que les pieds sont tombés. Il paraît que cela ne va pas. Cela ferait six.

— Six, répondit M. Robert Régnier.

— On dit aussi, continua le secrétaire perpétuel, que Loti est très mal. Cela nous porterait à sept.

Tournant brusquement le dos, M. Frédéric Masson descendit l'escalier d'un air pensif.

Aujourd'hui, 19 février, Freycinet et Loti sont encore de ce monde, mais il y a tout de même sept fauteuils vacants à l'Académie Française, et c'est M. Frédéric Masson qui fait le septième.

28 février

Les centenaires ne sont la faute de personne ; on ne peut empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant... Les centenaires appellent les apothéoses, c'est trop.

Oh, certes non, ce ne fut point une apothéose que le centenaire célébré aujourd'hui de M. Renan qui, par ces lignes, s'était d'avance excusé que l'exigence des siècles dût imposer cette cérémonie.

Un amphithéâtre bondé, dans cette Sorbonne qu'il n'aimait pas, a servi de cadre à une « fête » laïque, vite bâclée, par laquelle la France officielle a cru rendre un dernier hommage à la mémoire de l'auteur de la *Vie de Jésus.*

M. Alexandre Millerand présidait, en habit, sans grand cordon, l'air ennuyé. Le Sénat, dont M. Renan n'a pu faire partie, était représenté par son président, M. Doumergue, fier de son élection récente.

Une trinité ministérielle : Léon Bérard, Yves Le Trocquer et Paul Strauss, faisait pendant à une trinité académique : Maurice Barrès, Maurice Croiset, et Théophile Homolle.

Le premier orateur est l'administrateur du Collège de France. Devant lui, un jeune homme à l'air parfaitement niais vient de poser une petite boîte cylindrique, montée sur pied, et reliée par un câble à une boîte plus grosse, devant laquelle un vieux monsieur, le chef couvert d'un casque téléphonique, monte une garde attentive.

Grâce à cet appareil, que l'on transportera devant chaque orateur, les abonnés des concerts de T. S. F. auront la surprise d'entendre au lieu d'un air de *Carmen* ou de *Faust*, la louange de M. Renan.

Grand bien leur fasse !

M. Croiset prononce, d'une voix que l'on entend à peine, un discours courageux.

On applaudit vigoureusement le passage où l'Administrateur du Collège de France, faisant allusion au décret ministériel révo-

quant Renan, a enflé sa maigre voix pour s'écrier :

« Ce décret, Messieurs, rapprochait deux noms : celui du ministre qui l'avait contresigné et celui du professeur qui était frappé. L'un des deux a, je crois, l'heureuse chance d'être oublié ; l'autre est immortel. »

M. Bérard supporte sans broncher ce coup droit et s'efforce même de sourire ; par contre, M. Millerand, moins beau lutteur, se renfrogne et marque qu'il n'a pas voulu entendre.

Puis le sénateur Ettore Païs, vieillard bavard à barbe de patriarche, improvise une longue allocution dans le parler chantant du Dante. « Ernesto Renan »... c'est tout ce que l'auditoire saisira, mais les applaudissements sympathiques qui encouragent le brave sénateur se prolongent, l'allocution aussi, et il n'y aurait aucune raison pour qu'on en finît si le Président ne profitait d'une pause de M. Ettore Païs pour donner la parole à l'orateur suivant : un Belge. Un Anglais lui succède.

Puis c'est un discours, terne celui-là, du

président de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, puis M. Maurice Barrès, pâle en son habit vert, la mèche romantique soigneusement collée au crâne, se lève pour prononcer un discours très attendu.

Des « ah... » saluent l'orateur qui répond par une brève inclinaison de tête. En entendant M. Maurice Barrès lire un discours, on a aux nerfs la même crispation qu'en écoutant, à l'Opéra, un acteur chanter en ténor une partition de baryton.

M. Barrès hausse sa voix grave de plusieurs tons, et lui donne un son monocorde, artificiel et lassant.

Que va maintenant dire le ministre ? Se retrancher ainsi, avec une telle insistance, derrière l'ombre de Challemel-Lacour ? Chacun s'étonne, regarde son voisin, l'interroge.

Ce qu'il va dire ? Pauvre Renan, tu seras tour à tour une pierre de scandale, un mort litigieux, que sais-je encore...

Un excellent raccourci, par M. Millerand, de toute l'affaire, clôt l'audience.

Le « mort litigieux » est enterré pour un siècle.

MARS

1er mars

Lugné-Poe, directeur du théâtre de l'Œuvre, critique dramatique du journal l'*Éclair* et chevalier de la Légion d'honneur, voudrait la rosette, comme Antoine.

Il va trouver Emile Buré, directeur de l'*Éclair* et lui demande de vouloir bien consentir à faire, en sa faveur, une démarche au ministère de l'Instruction publique.

— Je ne peux y aller seul, répond Buré ; qui voyez-vous pour m'accompagner?

— Robert de Flers...

— Va pour Robert de Flers !...

Et Buré téléphone séance tenante à de Flers qui accepte.

Rendez-vous est pris.

Les deux hommes se rejoignent, quelques jours plus tard, dans l'antichambre du ministre.

En attendant que l'huissier les appelle, de Flers dit à Buré ...

— Idiote, n'est-ce pas, la démarche que nous faisons là? Ne se justifie par rien.

Buré proteste, tout d'abord mollement, puis, il se prend à sa propre éloquence et finit par défendre Lugné-Poe, avec émotion.

— Ah! ah! Vous croyez? dit de Flers.

Mais, voici que leur tour d'audience est venu. De Flers prend la parole et, pendant un quart d'heure, il fait un éloge si vibrant de Lugné-Poe que le ministre promet tout...

14 mars 1923

On fête Banville, ce matin, dans le jardin du Luxembourg. C'est le premier centenaire de sa naissance.

Il est onze heures et il fait froid. Le poète, sur son piédestal, grelotte et semble regretter qu'on ait oublié les bras qui lui eussent permis de ramener sur ses épaules

nues le manteau dont est recouvert imparfaitement son buste.

Le gravier des allées, ratissé ce matin, crie sous les pas des amis de Banville. Depuis un bon quart d'heure, ils errent dans le jardin à la recherche du monument dont ils ignorent l'emplacement. M. Emile Fabre est l'un des premiers arrivés.

— Tiens, vous avez su trouver tout seul ? lui demande un chansonnier dont la figure rubiconde s'orne d'une impériale brune à faire pâlir d'envie le plus toulousain des ténors. Moi, je suis descendu de voiture à l'autre bout du jardin, c'est l'endroit le plus ombragé du Luxembourg, on y remise généralement les statues.

Et c'est avec plaisir que toutes les personnes rassemblées découvrent ce monument qu'ils ne connaissaient pas.

— On a rafistolé les cordes de la lyre de bronze, observe un habitué du lieu.

L'entrée de M. Haraucourt est très remarquée. Frileusement enveloppé dans son cache-col de laine blanche, la bouche ouverte, soufflant et suant, il brandit furieuse-

ment un papier bleu et dénude, pour répondre aux saluts des assistants, un crâne que le froid colore en rouge brique.

La lettre que le conservateur du Musée Cluny tient en main fait le tour de l'assistance. M. Fabre la lit, prononce quelques paroles, puis c'est à M. Alexandre, de la Comédie Française, d'examiner le papier.

— Ecoutez-moi, Alexandre, dit M. Haraucourt, je suis saisi d'un scrupule : doit-on prononcer « l'un *Harrive*, l'autre s'en va » comme si l'A était précédé d'un H aspiré, ou bien faire la liaison? Fabre vient de me répondre, mais il m'a recommandé de vous demander quelle était, sur ce point, la tradition de la Comédie Française.

— Je dis : l'un *Harrive*.

— Alors, s'inquiète M. Haraucourt, à la Comédie Française, on prononce : « l'un *Harrive*? »

— Maître, conclut superbement le comédien, vous pouvez dire qu'aux Français JE prononce : « l'un Harrive ».

M. Le Goffic survient. Des journalistes s'affairent, notent des noms.

— Inscrivez-moi, s'il vous plaît. Je suis M. Trémouillet, de Moulins, poète local. Mon administration m'a donné congé pour venir saluer Banville. Si mon nom ne figure pas dans les journaux, on dira que je n'étais point au Luxembourg.

M. Le Goffic regarde sa montre et part tout seul à la recherche du ministre, qui est en retard.

M. Léon Bérard, soucieux de ne pas égarer sa dignité ministérielle, a pris le sage parti d'attendre à la grille qu'on le vienne chercher, et M. de Flers l'y a rejoint.

Bientôt, sous la conduite du président de la Société des Gens de Lettres, on voit déboucher M. Bérard, dissimulé sous le chapeau melon, et le menton caché par le foulard, de telle sorte que le nez seul décèle l'Excellence, qui, de bonne grâce, se charge de la canne de M. Le Goffic, au moment où celui-ci va parler.

M. Perrin, par contre, moins obligeant, s'empresse de déposer sur la terre mouillée, au pied de l'orateur, le chapeau que celui-ci vient de lui confier.

Des têtes se découvrent. « Mettez vos chapeaux, hurle M. Ginisty, ou tout le monde devra se découvrir, et il fait froid ! »

M. Le Goffic a attaqué son discours comme un soldat monte à la charge, et les aboiements furieux de sa voix enrouée font apparaître tout autour du monument des têtes curieuses de passants, dont les corps, peu à peu, émergent du feuillage.

C'est ensuite au tour de M. de Flers, dont la diction savante cadence si bien la période que l'on oublie de se demander quel est le sens des paroles.

Enfin, M. Alexandre se voit appeler par le ministre pour lire le poème de M. de Régnier. Le jeune comédien ne s'approche pas sans émotion du buste. Ne vient-il pas de découvrir que MM. Bérard et de Flers, qui, comme lui, sont chaussés de souliers vernis à tiges, ont assorti la couleur de ces dernières à la nuance grise de leurs pantalons, alors que les tiges de ses souliers à lui sont bleu marine, et son pantalon noir ?

Le poème est cependant déclamé sans incident. On en cherche l'auteur pour le

féliciter, il n'est point là. M. Alexandre sera complimenté à sa place, puis les amis de Banville iront déjeuner.

L'après-midi, à trois heures, ils se réuniront de nouveau dans l'étroite cour du 10 de la rue de l'Eperon, pour l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison où est mort le poète.

Un buste en plâtre vient d'être placé devant un velum et sera condamné à entendre l'insipide ronron du président du Conseil municipal, M. Peuch, qui aux éclats de rire des dactylos de la maison d'édition occupant le rez-de-chaussée de l'immeuble, prononcera, en bon auvergnat, un éloge de « Binville, parrrisien de cœurr... »

Personne d'ailleurs ne l'écoutera, sauf peut-être M. Henri de Régnier, retrouvé au banquet, et qui, par deux fois, tant il semble se divertir, doit rajuster son monocle.

M. Juillard, qui succédera à M. Peuch, aura le bon esprit de faire un discours très bref, dont une moitié sera d'ailleurs consacrée à des citations de Banville.

Des vers encore, de M. Bouchor ceux-là,

va nous mugir Mlle Madeleine Roch, mais tout le monde se demande pourquoi la sociétaire de la Comédie Française, au lieu de porter, comme on le fait d'habitude, sa voilette autour de son chapeau, a trouvé le disgracieux moyen de l'enrouler à son menton. Douterait-elle de la solidité de sa mâchoire ?

Un vif succès est réservé à Mme Jane Catulle Mendès.

— Que fait cette dame ? demande quelqu'un.

— Critique dramatique d'un journal du soir...

— Curieux ! Je l'aurais plutôt imaginée peintre décorateur...

Et pour finir en beauté, M. Jules Perrin, vice-président du Comité du centenaire, précipite la fuite des assistants en déclamant d'une voix languissante, un poème dont il est l'auteur et dans lequel Banville et Ville riment richement, à chaque strophe.

Pauvre Théodore, que leur as-tu fait ?

15 mars 1923

913.928 francs. Tel est le total des prix littéraires qui selon les indications de l'*Ami du lettré*, relevées par M. Emile Henriot, sont décernés en cette année 1923.

16 mars

Une grande animation règne à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, habituellement calme. Les membres de cette compagnie s'agitent, causent entre eux, discutent. Des éclats de voix se font entendre. M. Théophile Homolle, l'œil droit fermé (il est borgne), l'autre grand ouvert, la barbe en pointe, le crâne nu, s'agite au bureau comme un diable dans une boîte.

Sa voix domine le tumulte.

— Nous allons voter, déclare-t-il.

L'huissier s'élance vers les urnes qui circulent aussitôt. Le président crie :

— Il faut écrire simplement « Oui » ou « Non ».

Il s'agit de savoir si l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres déclarera ou non que M. Charles Simon Clermont-Ganneau, mort il y a deux mois, est décédé. Tant que la majorité ne se sera pas prononcée sur ce point, l'Académie se refusera à reconnaître ce défunt pour mort.

20 mars

Henry Bordeaux et Francis de Croisset passent la soirée à l'Alhambra.

Bordeaux serait-il en train de mal tourner?

24 mars

Dîner des « Maîtres du Livre » au bar du *Journal*. Présidence de Barrès. A sa droite Rachilde ; à sa gauche Moréno. Discours de Barrès sur les écrivains et la guerre. Ses gestes en bois, sa voix de tribune, à la fois forte et sourde. Son œil triste et oriental, sa bouche dégoûtée. Discours de Van Bever. Van Bever tout petit, tout menu, et coiffé de ces longs cheveux que portent les potaches. Il narre longuement l'histoire des « Maîtres du Livre ». Ensuite trois mots de Crès et le vieil acteur Rameau se met à déclamer. On ne l'écoute pas, on cause tout haut, cependant qu'il gesticule ; d'où cette jolie épigramme que lui décoche Paul Fort :

— Tous mes compliments, mon cher Rameau. Vous avez été mieux qu'un rameau, vous avez été un arbre tout bruissant d'oiseaux.

Moréno dit du Baudelaire. Que n'a-t-elle plutôt raconté une de ces histoires désopilantes dont elle a le secret?

Après le banquet, Paul Fort, Carco, Billy, Mac Orlan, Jean de Gourmont, Crès, Van Bever et leurs familles se retrouvent chez Raoul, devant l'Opéra-Comique. Carco chante ses chansons marseillaises habituelles, et Paul Fort des airs de sa façon, entre autres celui-ci :

Emile, Emile, Emile
Emile, Emile, Emile,
Emile est un malin
Il a mis dans le mille,
Emile, Emile,
Et gagné le lapin...

Un de ces bons moments comme on en avait parfois avant la guerre.

26 mars 1923

Combien étions-nous cet après-midi, devant la porte d'un petit hôtel du boulevard Pereire? Quarante? Cinquante? plus encore peut-être. Et chacun s'entretenait avec son voisin, en français, en anglais, en italien aussi. Mais dans toutes ces langues un même nom revenait à chaque instant, prononcé d'une façon différente, mais toujours reconnaissable: Sarah Bernhardt.

Sarah Bernhardt qui allait mourir...

D'autres venaient, tiraient la fleur de lys en fer forgé qui sert de cordon de sonnette à la porte d'entrée de l'hôtel. Un domestique âgé, grave, au crâne bizarre, rappelant par sa conformation pyramidale celui de Lucien Guitry, venait ouvrir.

Il y avait un échange de paroles, puis le Dr Marot, médecin de la famille, venait recevoir le visiteur ou la visiteuse. Mme Sarah Bernhardt n'était plus visible, et

le docteur, élégant dans son costume de drap gris, la barbe bien taillée en pointe, avec je ne sais quoi dans la physionomie qui lui donnait l'air d'Henri Lavedan, communiquait les dernières nouvelles de la grande artiste. Elle allait très mal, son cas était sans espoir ; l'issue fatale était attendue d'un instant à l'autre ; des piqûres de morphine l'aidaient à supporter sa douleur.

Et le visiteur, en quittant l'hôtel, devait répondre aux questions anxieuses des journalistes. Il le faisait généralement de bonne grâce, en ajoutant son nom : « Yonnel, du théâtre de Sarah... »

M. Maurice Rostand, fit plusieurs apparitions. En costume vert, au début de l'après-midi, en costume plus sombre vers le soir, mais toujours avec des bottines à hauts talons. Des murmures d'admiration saluèrent le jeune maître : « Oh qu'elle est belle ! »

Et, dehors, les journalistes prolongeaient leur attente, discutant les détails les plus insignifiants de la vie intérieure de la maison et engageant des paris sur l'heure approximative du décès.

Un petit chat noir vient se lécher devant la porte. « Oh, signe de mort ! » s'écrie une vieille femme qui, assise sur un banc, pleure dans un fichu crasseux. Et pour leurs journaux les reporters photographes prennent des clichés du petit chat qu'on nous dit se nommer Caramel.

A seize heures, le chanoine Loutil, en littérature Pierre L'Ermite, quitte le domicile de Sarah. Il vient de donner l'extrême-onction à la moribonde. Comme on lui demande les dernières nouvelles, il répond d'un ton excédé :

— Vous trouverez tout cela dans le *Temps !*

Une heure plus tard, Sarah Bernhardt entrait dans le coma.

Devant la porte, sur la chaussée pavée de grès, de lourds camions passent, ébranlant le sol. On souffre de ce bruit, comme d'un dernier manque d'égards, et d'autant plus que la chambre où Sarah agonise donne sur le boulevard. Les persiennes de fer ont été ouvertes. A travers la transparence des rideaux de tulle on aperçoit des ombres se mouvoir. De temps en temps l'une d'elles

s'approche de la fenêtre, l'entr'ouvre, et, le dos tourné au lit, essuie une larme.

A huit heures, la nuit est tombée. Dans l'office situé au sous-sol de l'immeuble, le personnel vient de se mettre à table, sous la présidence d'une grosse cuisinière qui inlassablement n'a cessé tout l'après-midi de se couper des tranches de pain, de les recouvrir d'une couche épaisse de beurre et de les engloutir machinalement.

Brusquement, au premier étage, le bruit des persiennes que l'on ferme.

« Ça y est », dit un journaliste.

Et l'on observe en effet qu'à l'office, chacun a interrompu son repas. Le vieux maître d'hôtel qui ressemble à Lucien Guitry a enfilé un veston sur son tablier et s'est précipité dans la rue, à la recherche de l'informateur américain qui lui a promis vingt-cinq francs, si, le premier, il apprenait le décès. Une femme de chambre le suit, pressée, vers le même but ; l'émotion agite quelques instants tous les domestiques, puis la cuisinière se remet à manger.

Entre temps M. Arthur Meyer, très

affecté, est entré dans l'hôtel. Il en est ressorti aussitôt, branlant le chef et larmoyant : « Ça va mal, ça va très mal. Je n'ai pas pu voir Mme Sarah Bernhardt. »

Elle était morte, et le Dr Marot vient le dire aux journalistes.

« Messieurs, je serais désolé que vous attendiez plus longtemps. Mme Sarah Bernhardt vient de s'éteindre dans les bras de son fils. »

Une auto s'arrête. Elle apporte des fleurs. Déjà !

Même jour

L'Académie des Sciences tient sa séance hebdomadaire. Ses membres sont peu nombreux ; est-ce l'heure, ou le printemps, qui en est cause ?

Ce sont, en tout cas, les premières chaleurs qui ont décidé M. de Freycinet à venir à l'Institut.

Il occupe sa place coutumière, à gauche du bureau, sous le buste de Napoléon Ier. Son voisin, avec qui il s'entretient, est le comte de Grammont.

L'un après l'autre, ses confrères viennent le complimenter de sa verdeur.

Voici M. Louis Tisserand, un nonagénaire lui aussi, dont l'œil et le sourire sont restés bien jeunes, qui serre la main de son confrère en Académie et en longévité.

Après qu'ils se sont salués, M. Tisserand déclare, en souriant avec satisfaction :

— Nous résistons.

— Ma résistance faiblit, constate M. de Freycinet.

Et M. Tisserand reprend :

— Moi, ça ne va pas mal, je résiste, comme vous, mais vous avez quinze ou seize mois de plus que moi : je suis de 1830.

Quand M. Tisserand s'éloigne, on apporte à M. de Freycinet les feuilles de présence. Il y en a deux. Il signe la première, d'une main assez ferme ; sur l'encre il jette un peu de poudre jaune, puis c'est le tour de la seconde, mais cette fois sa main

tremble, il a un rien de peine à achever la barre du « t », qui termine son nom.

Ce travail fini, il s'inquiète :

— Est-ce lisible tout de même ?

Et, rassuré par la réponse de l'huissier, il ouvre le fascicule in-quarto, à couverture verte, qui est à sa place (c'est le discours de réception de M. Pierre de Nolhac) il en commence la lecture, sans lunettes.

Mais, on l'interrompt pour lui présenter de nouveaux membres, élus pendant son absence.

Il les complimente, leur parle de leurs travaux, de leurs communications à l'Académie, « dont il a lu les comptes rendus ».

Puis il reprend sa lecture. La séance n'est pas finie qu'il se lève pour partir, laissant là le discours de M. Pierre de Nolhac qu'il n'emporte pas. Il s'en va vers la bibliothèque, voûté, les mains jointes derrière le dos, tout de noir vêtu, le pantalon faisant trop de plis sur le soulier, le col et les manchettes d'une blancheur impeccable, toute sa personne nette, propre...

M. de Freycinet est chauve, tout chauve,

à peine a-t-il quelques petits cheveux blancs au-dessus de la nuque. Sur son crâne l'eczéma qui y plaquait il y a un an des taches brunes a disparu. Maintenant la peau est lisse et, sous la lumière qui tombe des hautes fenêtres, elle prend des teintes d'ivoire, et rien, mieux que cette comparaison devenue banale, ne rend l'aspect de cette tête de vieillard.

Sa figure est anguleuse, une barbe blanche l'entoure d'un collier, les sourcils sont épais et blancs et, dans l'orbite enfoncée, entre des paupières bordées d'une mince ligne rouge, brille un œil dont le regard immobile a quelque chose de dur, et sous lequel on se sent mal à l'aise.

27 mars 1923

Cette après-midi j'ai fait comme tant d'autres, j'ai rendu à celle qui fut Sarah Bernhardt une dernière visite.

Le temps était beau, le soleil brillant, le

ciel sans un nuage, et devant le petit hôtel du boulevard Pereire, derrière une double rangée de sergents de ville, des gens endimanchés attendaient leur tour de pénétrer dans l'immeuble.

Ils étaient là nombreux, tous ceux qui l'avaient applaudie dans ses rôles, venus plus encore par curiosité que par sympathie. De temps en temps un familier fendait la foule, disait son nom au maître d'hôtel ; la porte s'ouvrait, et il allait déposer des fleurs dans le grand hall du rez-de-chaussée.

A tour de rôle, par groupe d'une dizaine, les curieux étaient admis dans l'hôtel. Dans le vestibule ils rencontraient une vieille dame qui se lamentait : la gouvernante de Sarah Bernhardt, ou sa secrétaire, je ne sais plus. Pourquoi donc pleurait-elle ? Chagrin ? Emotion ? Oh, que non ! A qui voulait l'écouter elle contait sur un mode aigu ses griefs :

« J'étais tout dans cette maison, tant qu'a vécu Sarah, et depuis hier soir je ne suis plus rien, rien... »

Mais la procession monte vers la chambre

mortuaire. D'abord elle traverse le salon du rez-de-chaussée, où l'on voit dans un coin, les montants d'un décor représentant Montmartre, décor dans lequel Sarah Bernhardt tournait son dernier film. Elle grimpe un escalier de bois sculpté en haut duquel un ordonnateur tout de noir vêtu vous introduit les visiteurs dans le somptueux cabinet de toilette qui précède la chambre mortuaire, et où sont rangées les fleurs que de toute part on apporte.

Une odeur violente, faite du parfum de toutes ces gerbes mêlée à d'âcres senteurs d'éther vous monte à la tête et emplit tout l'étage.

Dans la salle qui suit, Sarah est exposée sur un grand lit occupant à lui seul tout le milieu de la pièce, pourtant immense.

Pas de cierges autour de ce lit, deux lampes électriques dont la lumière voilée et rose éclaire un tout petit visage à demi-enfoui sous des dentelles, on devine plus qu'on ne voit un front uni, des yeux clos surmontés de cils peints, un nez pincé, le tout soigneusement frotté de cold-cream et fardé. De la

dentelle blanche s'échappent en volutes de lourdes boucles d'or fauve, la perruque, et l'on a l'impression que l'actrice s'est fait une dernière fois « une tête » pour mourir.

La pose est réussie d'ailleurs, et le décor très beau. Sur le lit de bois sculpté, sous un baldaquin d'où pendent des voiles de linon, Sarah Bernhardt est étendue, mince et blanche, vêtue d'une robe chemise de satin pâle, au milieu des roses et des lys qui jonchent la courtepointe de dentelle.

Sur sa poitrine plate ses mains pressent une croix de bois grossièrement taillée dont le christ d'argent voisine avec l'insigne de chevalier de la Légion d'honneur et un lourd médaillon d'or, de travail hébraïque.

Face au lit, superbe en son costume de princesse lointaine, Sarah Bernhardt, du haut d'un cadre d'or, semble regarder la morte.

En traversant la chambre, plus d'un ne peut réprimer un sanglot. Dans un coin un groupe endeuillé. M. Arthur Meyer s'approche de M. Maurice Bernhardt.

« Elle n'a jamais paru plus jeune depuis vingt ans », dit-il.

29 mars

Pas de discours, des fleurs...

Telle avait été sa dernière volonté, et Paris, dont Sarah fut l'idole, est venu en foule lui faire les funérailles les moins pompeuses et les plus fleuries.

Dans la matinée, devant ceux qui assistèrent à ses derniers moments, son corps menu avait été déposé dans le fameux cercueil en bois de rose capitonné de satin crème.

Le service religieux fut ensuite célébré dans une église neuve, claire et glaciale, de la rue Ampère.

Pour honorer Sarah Bernhardt, et surtout pour contenir ses admirateurs, la police avait cru devoir mobiliser autant de forces qu'un 1er mai, et plusieurs cordons de gardiens de la paix filtrèrent successivement la foule.

Des cartes spéciales ont été délivrées par

la Ville et seule leur présentation permet l'accès de l'église ; on y entre, on jette un coup d'œil sur la modeste décoration funéraire des murs, et l'on en sort, il y a trop de monde.

D'ailleurs le spectacle de la rue vaut d'être vu. Ce ne sont que voitures qui s'arrêtent le long des trottoirs apportant des couronnes que l'on range au fur et à mesure et par ordre de grandeur le long des murs.

Des couronnes, on en comptera plus de cent, envoyées de tous les coins de la France, et de l'étranger.

Deux sont particulièrement riches, celle du théâtre Edouard VII, véritable montagne de fleurs, et celle de l'Union des Artistes dramatiques et lyriques de langue française dont le transport a nécessité une voiture attelée à deux chevaux.

« Elle a coûté plus de sept mille francs », se dit-on avec admiration.

On commente beaucoup aussi un geste de la Comédie Française envoyant aux obsèques de Sarah une gerbe qui pouvait bien valoir une centaine de francs.

Tout un côté d'un des cinq chars porte-couronnes sera garni de celles envoyées par des Londoniens et qui, de même taille, composées des mêmes violettes anémiques, semblent avoir été fabriquées en série.

Deux grandes couronnes d'arums portent, l'une l'inscription « En souvenir de Réjane », l'autre « En souvenir d'Edmond Rostand ».

Le jeune Maurice Rostand a fait inscrire sur sa gerbe deux vers :

Je fais aux vivants des promesses
Que je ne puis tenir qu'aux morts.

Et c'est signé : LA GLOIRE.

Sous le porche de l'église la foule afflue, comédiennes dont les robes ont des plis de peplum, tragédiens à l'œil sombre, ou Max Dearly et de Max ; tout le monde reconnaît Maurice Rostand, même ceux qui ne l'ont jamais vu. Son frère Jean l'accompagne, il est coiffé d'un feutre mou gris vert, et porte des chaussettes saumon que découvre largement un soulier à talons hauts et bouts pointus.

Les officiels : MM. Léon Bérard, Paul Strauss, Louis Reibel arrivent l'un après l'autre. Un petit homme à barbe blanche, l'œil vif derrière des lunettes cerclées d'or, gravit rapidement les marches du porche ; on se le nomme : Venizelos.

M. Claude Farrère, en costume gris, se demande s'il doit entrer, va d'un huissier à l'autre, tire une carte de son gousset, hésite avant de savoir s'il doit la déposer et se retire en la gardant.

A midi précis le service funèbre a commencé. Le chanoine Loutil a donné l'absoute. Muratore aurait désiré chanter pendant l'office mais il s'est aperçu un peu tard qu'il ne connaissait pas suffisamment la musique religieuse pour chanter le *Pie Jesu* de Fauré, aussi se contentera-t-il de conduire l'orchestre.

Après une heure d'office, le cercueil est transporté sur un char funèbre sobrement décoré de tentures noires lamées d'argent. Au corbillard sont accrochées des couronnes de fleurs blanches. De petites filles, uniformément vêtues de costumes à carreaux gris

centaines de milliers de personnes ont certainement pénétré à l'intérieur de la nécropole.

Et c'est, dès que le char funèbre a franchi les grilles du cimetière, la ruée vers la tombe. La foule se débande, déborde, grimpe sur les trottoirs, envahit les allées latérales. Des curieux se glissent à travers les tombes, se faufilent entre les arbres, piétinent les morts pour arriver premiers.

Quelques hommes se sont postés à l'aboutissement de certaines allées, où pour gagner une autre voie, il faut franchir un petit mur, efforts qui découvrent les jambes des dames jusqu'à mi-cuisse.

On aperçoit le corbillard qui s'avance lentement entre deux rangées d'arbres et s'arrête à vingt mètres de la tombe.

Le caveau est surmonté d'une pierre grise très épaisse, reposant sur d'autres pierres sans ornement, à demi-enfouies dans la terre : une espèce de dolmen.

Des jeunes gens en habit, le visage défait, la mèche de cheveux romantiquement tordue, se sont approchés du char funèbre ;

des employés des pompes funèbres chargent sur l'épaule des huit acteurs du théâtre Sarah Bernhardt, le cercueil de la « patronne ». D'autres employés les déchargeront de leur fardeau devant la tombe, et à l'aide de cordes descendront la bière dans le caveau.

Ce sont alors les prières rituelles, l'eau bénite dont on asperge la tombe, puis le défilé devant la famille.

Lorsque la cérémonie est finie, le public s'empresse autour du monument sur lequel ont été déposées les couronnes.

Une jeune fille donne le signal du pillage en détachant d'une gerbe de roses une fleur qu'elle épingle à son corsage.

AVRIL

Jeudi 5 avril

Un orage vient d'éclater, les premières giboulées de la saison, diront demain les journaux. La cour de l'Institut est vide. Les façades, noires, sont percées de fenêtres dont les carreaux ne sont jamais nettoyés. En un rien de temps, les pavés sont mouillés, l'eau coule dans les intervalles qui les séparent.

Dans le vestibule, assis sur des banquettes et sur des tabourets de paille, les journalistes attendent que la séance de l'Académie Française soit terminée pour être reçus par l'un des employés du Secrétariat, M. Robert Régnier, qui leur dira « ce qu'on a fait ».

Déjà, M. Cambon est parti. Il est venu tout juste serrer la main de quelques confrères, puis s'en est allé.

Voici Jean Richepin qui descend, les deux mains dans les poches de son pardessus, coiffé d'un chapeau mou noir, ses che-

veux longs et crépus dépassant les larges bords du feutre.

Par les vitres de la porte il a vu la pluie, il s'avance donc vers le groupe des journalistes et la conversation s'engage.

On parle, naturellement, de la candidature de Colette à l'Académie qu'un journal prétend qu'il patronne.

— C'est faux, dit-il. J'estime et j'admire beaucoup Colette ; récemment je la voyais souvent — elle avait une pièce chez mon fils — mais jamais je n'ai songé à lui conseiller de poser sa candidature. Ce qui ne veut pas dire que je lui sois hostile, non plus qu'au principe des candidatures féminines.

Ainsi, la candidature Colette est un « canard », inventé de toute pièce par un journaliste. Au fait, n'est-il pas ici ? Mais oui, voici près du mur Marcel Espiau, qui écoute, sourit finement et ne dit mot.

De Colette, la conversation passe aux sujets les plus divers. Jean Richepin cite une épigramme de Martial, un mot de Napoléon « que Masson ne connaissait pas et que je lui ai appris », ajoute-t-il en souriant.

Il se plaint du nombre croissant des livres.

— On ne peut plus lire, c'est impossible.

Et, il cite encore à ce sujet, non plus Martial, mais l'Ecclésiaste, qui déjà déplorait qu'on publiât trop de livres !

Il pleut toujours. Que cette cour, ces façades sont donc tristes ! Comme quelqu'un en fait la remarque, Jean Richepin rapporte une anecdote sur Théodore de Banville.

— Son petit-fils, Rochegrosse, était parfois dissipé. Alors le grand-père, pour qu'il fût sage, lui disait : « Tu sais, je vais te conduire dans la cour de l'Institut. C'est une grande cour noire. A toutes les fenêtres, il y a de vieux messieurs habillés de vert, avec sur les yeux des abat-jour verts, et qui crachent de gros crachats verts. » Et le petit, effrayé, promettait : « Grand-Papa ! Grand-Papa ! je serai sage, bien sage, je te le promets. »

On parle aussi d'Harpignies, d'Harpignies qui aimait tant l'absinthe et qui, devenu vieux et condamné au régime par ses médecins, buvait bien du lait, mais additionné d'absinthe...

C'était l'époque, rappelle Ernest Laut, du *Petit Journal*, où le grand artiste lui confiait avec mélancolie :

— La Faculté m'ordonne des œufs, mais elle m'interdit les poules.

La conversation de Jean Richepin est étonnante, variée, amusante. Sa mémoire est prodigieuse, son regard vif. On ne se rappelle qu'il a près de quatre-vingts ans qu'en regardant ses mains, de longues mains, à la peau ridée, jaunie, tachée de petits pois bruns que l'âge y a mis.

Il ne cesse, en causant, de les agiter, ses mains, au doigt de l'une desquelles — la droite — est une bague d'or ornée d'un scarabée.

10 avril

Mme Jeanne Landre se trouve dans le bureau d'un chef de cabinet au ministère de l'Instruction publique pour une démarche la concernant.

Par habitude, le fonctionnaire, tout en l'écoutant avec distraction, lui tend une boîte de khédives :

— Est-ce que vous fumez, Madame?

— Malheureusement non. Je ne fume plus. J'aurais peut-être plus de succès si je fumais encore. Celles qui fument sont tellement mieux que moi !

Brave Jeanne Landre !

11 avril

Paul Valéry écrit ses vers à la machine.

12 avril

L'article de Béraud contre Gide, dont Montfort n'a pas voulu pour les *Marges*, a failli paraître dans l'*Œuf dur*, petite revue dirigée par Francis Gérard. Celui-ci en avait même envoyé à Gide les épreuves

accompagnées d'une lettre assez impertinente, où ce jeune homme invitait Gide à se disculper des fautes de français relevées dans ses écrits par Béraud. Mais Gide se contenta de renvoyer à Francis Gérard son placard avec ces mots : *Bon à tirer...*

Et l'article de Béraud n'a point paru dans l'*Œuf dur.*

13 avril

Voici de nouveau qu'il est question de candidatures féminines à l'Académie Française. Cette fois-ci, il y a un commencement de réalisation.

Robert Régnier, chef des employés de l'Institut, reçoit chaque jeudi vers cinq heures les journalistes. C'est un fonctionnaire mesquin, mesquin d'esprit, mesquin de tenue. Il vit chichement dans quelques chambres mansardes de l'Institut, mises par l'Etat à sa disposition. Veuf, il s'est remarié, il n'y a

pas très longtemps, à la sœur de son gendre.

Pour atténuer la différence d'âge, sensible entre les deux époux, Robert Régnier, qui est à la veille d'être tout à fait chauve, se raccroche désespérément aux quelques cheveux qui lui restent et les ramène sur sa tête dégarnie, vers le front.

Toujours vêtu de noir, il reçoit donc les représentants de la presse, dans un tout petit bureau, encombré de livres et de registres.

Comme on lui demandait de rappeler les noms des candidats aux fauteuils Aicard, Duchesne et Deschanel, dont l'élection aura lieu jeudi prochain, il prit une petite feuille où étaient inscrits quelques noms dactylographiés.

Après en avoir lu quelques-uns, M. Robert Régnier hésita puis, ajouta :

— Il y a, comme toujours, des « candidats pas sérieux », peut-être vaudrait-il mieux n'en pas parler. Ce sont MM. Siméon, Blandin, A. Née de Faucamberge.

Là, quelqu'un interrompit :

— Mais c'est Mme Aurel.

M. Robert Régnier levant la tête déclara péremptoire :

—Si c'était une femme, elle ne serait pas là.

Une discussion s'engagea ; était-ce, n'était-ce pas Aurel ?

— Ce n'est pas une femme, répétait avec assurance et d'un ton suffisant M. Robert Régnier. Sinon, je ne l'aurais pas portée sur ma liste.

On n'en annonça pas moins que Mme Aurel avait posé sa candidature et que l'Académie, l'ayant admise, avait ce faisant reconnu aux femmes le droit de siéger quai Conti.

A vrai dire, l'histoire est plus simple. Un journaliste désireux de jouer un mauvais tour à M. Robert Régnier a usé d'un subterfuge : il a envoyé une lettre de candidature écrite à la machine qu'il a signée A., initiale du nom d'Aurel, et « Née de Faucamberge » ; Mme Aurel étant bien effectivement « née de Faucamberge », mais il a eu le soin de mettre un N majuscule au mot « née », escomptant ainsi tromper l'Académie. Grâce à l'ignorance cocasse de M. Robert Régnier, son attente n'a pas été déçue.

14 avril

Barrès dans l'embarras.

Une première fois, ce fut il y a bien longtemps, quand il menait campagne dans le Ier arrondissement de Paris. Au cours d'une réunion publique, un interrupteur lui avait violemment reproché d'avoir écrit dans la *Mort de Venise* que Venise est la plus belle ville du monde.

— Et Paris, alors, qu'est-ce que vous en faites ?

Barrès s'était trouvé pris de court. Aussi essaya-t-il de se rattraper après la réunion, devant le zinc d'un bistro.

— Evidemment, j'ai écrit ça, je ne le nie pas, je l'ai écrit, mais que voulez-vous, je venais de découvrir Venise et l'Adriatique, je n'avais pas encore l'habitude des voyages, j'étais enthousiaste, j'étais jeune...

Et Barrès répétait avec un accent de contrition infiniment comique :

— J'étais jeune... je ne savais pas...

L'autre fois, plus récente, ce fut au procès Boppe, où il était venu témoigner contre l'assassin de sa nièce.

Les journalistes l'entouraient et il échangeait avec eux des impressions.

— Ce Boppe, lança André Salmon, c'est une « bille ».

— Une « bille » ? s'étonna Barrès. Une « bille » ? Une « bille » ?

Mais il n'osa pas demander à Salmon ce que c'est qu'une « bille ».

15 avril

Il n'est bruit que de la candidature de Mme Aurel à l'Académie. Mme Aurel y a vu un témoignage d'admiration à ce qu'elle appelle « son talent ». Elle ignore que toute cette histoire n'a qu'un but : être désagréable à M. Robert Régnier.

Mardi 17 avril

Deux heures après midi. Il fait beau. M. Georges de Porto-Riche quitte son logis du palais Mazarin et va faire une petite promenade sur les quais.

Il s'arrête à l'angle de la rue Bonaparte, devant l'étalage d'un marchand d'estampes. Il paraît très intéressé par une gravure représentant une femme nue, vue de dos.

Ses yeux sont vifs ; sa silhouette est jeune encore dans le grand pardessus au col relevé. J'ai plaisir à constater que l'auteur du *Vieil homme* paraît plus fringant et en bien meilleure santé que lorsque je l'ai aperçu pour la dernière fois, le 27 octobre 1915, dans un bureau du ministère de la Guerre, exactement au sous-secrétariat d'Etat du Service de Santé.

Il avait demandé à l'huissier de passer sa carte à un chef de bureau, homme très influent au ministère.

De dix heures à midi, il avait attendu dans l'antichambre où ne cessaient de circuler, portant des dossiers d'un bureau à l'autre, des soldats secrétaires ou rédacteurs attachés à ce service.

Un de ces rédacteurs, qui avant la guerre, faisait au journal *Comœdia* la critique quotidienne de la Comédie Française, critique qu'il a reprise depuis, reconnut l'auteur d'*Amoureuse*. Il le salua. La conversation s'engagea. Porto-Riche se plaignit de faire si longtemps antichambre.

— Puisque vous êtes attaché au service de santé, dit-il après avoir réfléchi un moment, je vais vous prier d'exposer l'objet de ma visite. Vous connaissez ma petite amie, Mlle Margelle ?

— Oui, certes ! (le critique s'était jadis montré particulièrement sévère pour le talent de la « petite amie » ; il se demanda où M. de Porto-Riche voulait en venir).

— Eh bien, la pauvre enfant est fort ennuyée. Son amant, mobilisé depuis le premier jour, est aujourd'hui malade et en instance de réforme. Mais vous savez les

conseils se montrent maintenant si sévères... Ne serait-il pas possible d'intervenir pour que l'on soit indulgent ? J'en serais bien heureux... Ma petite amie me serait très reconnaissante... Et ce serait une bonne œuvre, une œuvre juste, etc.

La tenue de Porto-Riche était négligée ce jour-là. A sa boutonnière, le macaron de la Légion d'honneur était un peu crasseux. Son œil éteint, son attitude affaissée le rendaient presque pitoyable.

Pourtant on n'intervint pas. L'amant ne fut point réformé. Il a depuis épousé Mlle Margelle ; enfin ils ont divorcé.

Même jour

Dans une collection de pages « rétrospectives » on vient de publier une réédition d'*Isabelle Grimaldi, princesse de Monaco,* texte tiré par le baron E. Seillière, membre

de l'Institut, d'*Ibrahim ou l'illustre Pacha* (1641), de Madeleine de Scudéry.

La première carte de compliments reçue par l'éditeur au sujet de cette réédition a été adressée par M. Gabriel Hanotaux, membre de l'Académie Française..., à Madeleine de Scudéry.

Jeudi 19 avril

Enfin, voici le jour tant attendu des élections.

Le vestibule, la cour de l'Institut sont pleins de monde. Il y a là des journalistes, des photographes, des amis des candidats, des camelots du Roi qui tout à l'heure protesteront en apprenant que M. Jonnart a été préféré à Charles Maurras.

Au pied de l'escalier, près de l'ascenseur, on s'est installé en attendant l'arrivée des académiciens. Les premiers sont

MM. Henri de Régnier et Georges Goyau qui viennent à pied.

Des automobiles somptueuses amènent le maréchal Foch, coiffé d'un haut de forme impeccable, M. Poincaré dont le couvre-chef est un mauvais petit chapeau mou qui jadis fut gris et dont la couleur est aujourd'hui indéfinissable.

MM. Paul Bourget, Henry Bordeaux, René Boylesve, Maurice Barrès — quatre B — forment un groupe qui vient démocratiquement à pied.

M. Barthou descend d'automobile avec M. Eugène Brieux.

Comme les photographes s'apprêtent à prendre un cliché, M. Barthou s'élance à la suite de M. Brieux qui déjà s'apprête à franchir le seuil de l'Institut. Il le tire par la manche, l'obligeant à revenir auprès de lui pour poser devant l'objectif.

Il est 2 heures, le scrutin va s'ouvrir quand arrive, lui aussi en automobile, M. Anatole France, qui porte comme la dernière fois un petit chapeau marron, et qui, comme la dernière fois, sourit.

À 2 h. 1/4, l'escalier craque sous les pas de l'huissier, M. Grézy, qui vient proclamer le résultat du premier tour.

Aucun candidat n'a obtenu la majorité ! Six fois la même constatation sera répétée et chaque fois les rires qui éclateront se feront plus nombreux, plus sincères... et devant l'impossibilité de choisir entre MM. Louis Madelin, Abel Hermant et G. de Porto-Riche — ce dernier n'a d'ailleurs que peu de partisans, l'Académie ayant déjà en la personne de M. Henri Bergson, un israélite et n'en voulant pas un second — on passe à l'élection du successeur de Mgr Duchesne.

Deux tours suffirent pour assurer le succès de M. l'abbé Henri Brémond et, en même temps, celui de Mme Marie-Louise Pailleron.

L'élection de ce prêtre est, en effet, un véritable succès pour Mme Pailleron qui a patronné activement sa candidature et l'a invité bien souvent à sa table en même temps que ses électeurs futurs.

L'élection suivante est celle de M. Céles-

tin Jonnart. Il est élu d'avance, aussi le résultat est-il accueilli par des manifestations hostiles des camelots du Roi venus tout exprès.

Le secrétaire de M. Jonnart est là, prêt à téléphoner à son patron qui, impatient, attend au bout du fil. Déjà on lui a appris les deux résultats précédents.

Mais s'il est impatient, M. Jonnart n'est pas inquiet. Il a déjà fait parvenir aux journaux une biographie — sa biographie — où il a substitué le prénom de « Charles » à celui de « Célestin » que lui donne l'état-civil.

Pourtant « Célestin » n'a rien de désagréable pour un ambassadeur auprès du Vatican !...

La biographie de M. Jonnart débute ainsi :

« Cet homme politique n'aima jamais la politique pour elle-même. Administrateur, il s'efforça toute sa vie d'apporter dans la vie publique les ressources de son génie organisateur, de son intelligence, de son autorité et de l'amour de l'ordre. Il faut rechercher jusque dans l'histoire de Rome pour trouver un type aussi accompli de gouverneur de province, de proconsul rigide, actif et passionnément épris du bien public. »

M. Célestin Jonnart, affirment les médisants, n'a jamais rien écrit. Sa biographie serait donc son début dans la carrière des lettres?

Comme on crie dans le vestibule: « Conspuez Jonnart », M. Ch.-M. Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, descend l'escalier. Il reste surpris de ces cris si insolites en pareil lieu.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Mais qu'est-ce qu'il y a? demande-t-il en souriant. Pourquoi crient-ils « Conspuez Jonnart » ? Que leur a-t-il fait ?

On lui explique alors ce qui vient de se passer.

— Ah ! oui parfaitement, reprend M. Widor. Voyez, ajoute-t-il, en désignant des bustes tournés vers l'ascenseur : « Ces bustes eux-mêmes en sont indignés, ils tournent le dos aux manifestants. »

Sur son piédestal, l'air farouche ou moqueur, sait-on bien? Sainte-Beuve reste insensible.

20 avril

Mme la maréchale Joffre était peu favorable à la candidature Jonnart.

— Enfin, disait-elle, ce Jonnart n'a rien écrit, ce n'est pas un homme de lettres...

21 avril

A propos d'un éreintement de M. Gonzague Truc qu'il a publié la veille dans l'*Œuvre*, Henri Béraud est pris à partie par l'*Action française* qui lui reproche, entre autres choses, de « haïr tout ce qui s'élève au-dessus du médiocre ». Il envoie au rédacteur de l'article cette réponse :

Va, je ne te hais point

26 avril 1923

L'exemplaire de *Salammbo* en édition originale auquel Robert de Montesquiou avait joint une lettre autographe de l'auteur vient d'être vendu 3.500 francs.

Que dit-elle donc cette lettre dont M. Arthur Meyer avait demandé la destruction et quel est exactement ce membre de phrase effacé que le catalogue de la vente signale en ces termes : « Phrase effacée sur la lettre et dont le texte reconstitué sur une feuille volante sera communiqué à l'acquéreur. Il est décemment impossible de le reproduire ici. »

Nous ne sommes point de cet avis et c'est pourquoi nous avons cru devoir recopier intégralement le texte incriminé. Le destinataire inconnu était un ami commun de Flaubert et de Louis Bouilhet. L'auteur de *Salammbo* lui écrivait en ces termes :

Mercredi 22 juillet.

Mon cher Monsieur,

J'accorde, je vous accorde, je t'accorde, je leur accorde toutes les permissions d'arranger la Bovary, à n'importe quelle sauce. Mais la permission vient trop tard puisque vous y avez renoncé ; franchement mon bon, je crois que vous avez bien fait. La chose me semble à moi impossible. Mais, je n'entends goutte au théâtre bien que j'y rêvasse de temps à autre. C'est une méchanique qui me fait peur et pourtant c'est beau, nom d'un petit bonhomme c'est beau ! Quel maître art !

Le citoyen Bouilhet est venu dernièrement ici passer une dizaine de jours. Il avait été à Paris et s'était transporté quatre fois à l'Odéon pour te parler de son drame qu'il pense avoir fini à la fin de décembre. Nous avons employé tout notre temps à nous consoler conjointement, lui de son drame et moi du roman que je vais faire. Notre occupation principale a été de trembler comme des foirards. Nous étions tristes comme des tombeaux et plus bêtes que des cruches. Tel fut l'état de tes deux amis.

Je vais dans une quinzaine me mettre à du neuf. C'est une histoire qui se passe en l'an 940 avant J.-C. J'en ai une angoisse terrible et vague comme lorsqu'on s'embarque pour un long voyage. En reviendra-t-on ? Qu'arrivera-t-il ? On a peur de s'en aller, et pourtant on brûle de partir. La littérature, d'ailleurs, n'est plus pour moi qu'un supplice, une espèce de g... démesuré qui me déchire le f..., ça ne me fait pas j... du tout. Je m'... et c'est tout. Cette métaphore peut-

être indécente est uniquement pour te faire comprendre que je suis e... Voilà. Ecrire me semble de plus en plus impossible « bienheureuse Scudéry ».

Et toi, humes-tu bien l'air « pur et vivifiant des montagnes ? » Fais-tu des rencontres, t'arrive-t-il des *histoires de jeune homme ?* Adieu, cher vieux.

Mille poignées de mains,

G. F.

Sais-tu que j'ai été éreinté, pulvérisé, par *l'Univers ?* Cinq colonnes. Le parti prêtre, ce bon vieux parti prêtre qui n'est nullement mort m'en veut beaucoup. Je suis désigné au poignard des jésuites. Ces messieurs, dans leur article, déplorent mon acquittement.

23 avril

...Le soir de sa réception à l'Académie, en rentrant chez lui, Joseph Bédier a trouvé une énorme gerbe de fleurs, une de ces gerbes qu'on n'envoie qu'à Cécile Sorel ou aux cocottes les plus huppées. C'était une gentillesse de M. Francis de Croisset.

Malgré cela, ou à cause de cela, M. de Croisset n'aura pas la voix de M. Joseph Bédier.

30 avril

Paul Léautaud n'a que peu de goût pour les idées, le talent, l'esprit de Léon Daudet dont l'épaisseur, la grossièreté, la vulgarité le rebutent.

L'autre jour, il le croise rue de Vaugirard et par manière de bravade se retourne ostensiblement sur lui, en souriant de très haut, comme il sait faire.

Mon ami Daudet se retourne aussi, un peu étonné de l'attitude de ce passant si singulièrement accoutré. Et Léautaud de continuer à dévisager le pamphlétaire, et celui-ci de continuer à se retourner, vaguement inquiet, tout en poursuivant son chemin.

Cette scène muette a dû être bien drôle.

MAI

1er mai

A dater d'aujourd'hui, le traitement de chacun des membres de l'académie Goncourt atteint enfin les 6.000 francs que le public croit qu'ils touchent depuis des années. Ils n'en avaient jusqu'ici que 4.000. C'est le règlement par l'éditeur Flammarion, de la réédition des œuvres complètes des Goncourt, qui leur permet enfin d'avoir la pension prévue par leur fondateur en son testament.

Que ne publient-ils intégralement le *Journal* ? Le succès permettrait d'élever encore le taux de leur petite pension de retraite.

A propos du versement de leur prix annuel au lauréat, ils ont, au cours de leur dernier déjeuner, envisagé, pour l'an prochain, la remise des 5.000 francs en un chèque, alors que, jusqu'ici, on donnait

rendez-vous au romancier couronné chez le notaire de l'Académie, rue des Pyramides, on le congratulait, on lui remettait la somme en espèces, etc...

Ce, depuis quelques « mufleries », disent-ils. Un lauréat n'est pas venu au rendez-vous, demandant qu'on lui verse directement la somme à son compte, au Crédit lyonnais. Un autre, pendant la guerre, mobilisé (il s'appelle Duhamel), est venu toucher ses cinq billets chez le notaire où l'attendait le secrétaire de l'Académie (Jean Ajalbert). Le lauréat était en fringant uniforme, une automobile superbe et militaire l'attendait à la porte. Argent touché, il regagna sa voiture, mit ses gants et tendit la dextre au secrétaire qui se demanda s'il ne devait pas fermer la portière.

— Dans ce temps-là, les taxis étaient rares, ajoute le secrétaire lorsqu'il raconte cette histoire. J'ai été à pinces prendre mon train.

Les « académiciens » Goncourt sont intarissables lorsqu'on les met sur le chapitre de la « muflerie » de leurs lauréats. Ils vous

expliquent que les 200 individus qui chaque année convoitent le prix, avec autant de force que la femme de leur voisin, envoient deux, trois, quatre exemplaires de leur roman aux membres de l'Académie. Souvent même, ils achètent les « luxe », les « alfa », les « pur fil », les « hollande » (qu'ils disent) pour en gratifier les vieux messieurs, mais sauf exception, quand un de ces jeunes gens a eu le prix, il n'envoie jamais plus ses nouveaux bouquins aux membres de la compagnie. Connaît plus. Cependant au bout de quelques années, il y en a qui se sont réveillés : ce sont ceux qui croient pouvoir nourrir l'espoir de devenir « académigourtiens ».

Un « académigourtien » habite la province. Certaine année, une dame (Renée Dunan) espérait fort de gagner la timbale. Elle écrivit à notre rural :

« J'aime connaître mes juges. N'avons-nous pas des amis communs chez lesquels je pourrais vous rencontrer à Paris ? »

La première discussion, chez Drouant, des titres des candidats est, paraît-il, fort

cocasse et comme égayée par une joyeuse facétie — toujours la même — de M. Elémir Bourges.

Sauf pour l'auteur qu'il a choisi, l'auteur des *Oiseaux s'envolent* répète, avec une tranquillité parfaite : « C'est du Maupassant ». On passe à un autre : « C'est du Maupassant », dit encore Bourges. Et, après déjeuner, lorsqu'il quitte le restaurant pour retrouver sa place ordinaire et les livres de sorcellerie qui l'attendent à la Bibliothèque Nationale, il répète avec l'accent de l'indifférence le mieux joué : « Tout ça, c'est du Maupassant ! » Il y a à l'heure actuelle 1.984 livres, écrits par 741 romanciers, dont il a dit : « C'est du Maupassant ».

Les femmes des « académigourtiens » sont encore plus sollicitées que leur maris. L'une d'elles a reçu d'un éditeur un exemplaire de luxe du livre impétrant, avec une lettre ainsi conçue ou à peu près :

« C'est à vous, Madame, que nous signalons la valeur exceptionnelle de cet ouvrage, connaissant votre haut goût et persuadé que votre influence sur votre mari, etc., etc... »

Mais le plus comique, c'est le jour du vote.

M. J.-H. Rosny aîné voudrait bien faire plaisir à tous les concurrents ; son grand souci est de demander des tours de scrutin supplémentaires pour témoigner, une fois au moins, sa sympathie agissante à tous ceux qui, selon lui, méritent le prix, c'est-à-dire, à tous les candidats.

M. J.-H. Rosny jeune n'a qu'une opinion : ne pas voter comme son frère.

M. Léon Hennique a, lui aussi, une ligne de conduite : ne pas voter comme M. Henry Céard.

M. Henry Céard, toujours préoccupé par les échos qui le représentent comme rallié naturellement au candidat de M. Léon Daudet, cherche le moyen de donner tort aux « échotiers » tout en ne mécontentant pas trop « Léon ». Malheureusement M. Gustave Geffroy, homme de gauche et à qui M. Céard doit son élection, au moins autant qu'à M. Léon Daudet, s'efforce chaque année de lui arracher son suffrage en faveur de quelque romancier nègre ou anarchiste.

D'où ce mot de M. Lucien Descaves :

— Quand Céard donne satisfaction à Daudet il ne peut plus, pendant trois mois au moins, aller déjeuner le jeudi aux Gobelins et quand il vote avec Geffroy, Mme Daudet le prive de dessert, au dîner du soir, pendant plusieurs semaines.

10 mai

M. Imbart de la Tour, qui fut candidat à l'Académie Française contre M. André Chevrillon, n'a pas complètement abandonné tout espoir de siéger quelque jour parmi les Quarante. Il songerait à se représenter bientôt mais redoute un concurrent sérieux qui, pour avoir été battu, n'en a pas moins de très grandes chances : Camille Jullian.

M. Imbart de la Tour, qui voit de loin, de très loin, commence donc dès maintenant

sa campagne. Il s'est fait inscrire à l'Académie des Sciences Morales et Politiques pour une série de lectures sur Calvin. Il va « démolir » celui-ci, attaquer le protestantisme et par là son concurrent éventuel, Camille Jullian, qui est, lui, huguenot.

11 mai

Hier jeudi, chez Aurel, séance de protestation contre l'article de Boissard dans les *Nouvelles littéraires.*

Mortier a fait un petit discours :

— Vous avez tous lu, n'est-ce pas, l'article immonde de ce Boissard...

Voix nombreuses. — Non. Non. De quel article s'agit-il ?

Et voilà Mortier obligé d'indiquer la référence et de conseiller à ses invités la lecture du texte effrayant, conseil qu'il se serait

évidemment fort bien passé de donner...

A la porte de l'hôtel de la rue du Printemps, on vend le *Courrier littéraire*, feuille imprimée spécialement par les Mortier pour répondre à Boissard.

14 mai

La querelle Aurel-Boissard continue de défrayer les conversations.

A Mortier essayant de l'entraîner dans son parti, Dorgelès a conseillé de se faire justice lui-même.

— Mais comment?

— C'est bien simple. La première fois que vous rencontrez Léautaud dans un corridor de théâtre, vous lui arrachez son foulard blanc du cou et vous vous en essuyez ostensiblement les chaussures.

Mais Mortier, rêveur, a objecté que ce procédé n'était pas très « pratique ».

15 mai

Nous lisons dans le catalogue d'un bouquiniste de la rive gauche :

5457. Céard (Henry), de l'Académie Goncourt. Sonnets de guerre, 1914-1918. Paris, Librairie française, 1919. On lit, sur le faux-titre, cette dédicace manuscrite : « A Léon Deffoux, son dévoué confrère et ami, Henry Céard ». Et, en travers des lignes ci-dessus, cette mention, également manuscrite : « Retour à l'envoyeur (signé) : Léon Deffoux. » Tirage à 1.000 exemplaires. Exemplaire vergé d'Arches, nº 45. On y a joint, page 55, une variante, de la main de M. Céard, du sonnet : « Livre fermé ». 20 fr.

Lorsque je me présente chez le bouquiniste pour acheter ce livre, M. Lecène, de la maison Lecène et Oudin, vient de s'en rendre acquéreur.

Toutefois, je n'ai pas à regretter mon déplacement car j'apprends l'histoire de cette singulière mention : « Retour à l'envoyeur ».

Il faut tout d'abord se rappeler que la

fameuse affaire du Journal posthume des Goncourt fut montée par M. Henry Céard, à une époque où, certes, il n'entrevoyait pas sa future élection. C'est sur ses indications que M. Léon Deffoux, en 1916, a rappelé pour la première fois aux Dix que l'échéance fixée par Edmond de Goncourt était passée et qu'il convenait d'exécuter au plus tôt les engagements pris lors de l'acceptation du legs. A ce moment, M. Henry Céard s'amusait bien de l'embarras où ce rappel réitéré mettait les négligents ou trop prudents héritiers. Mais le prétexte de la guerre — elle battait son plein — couvrait tout et les Dix avaient beau jeu d'obtenir par deux fois du ministre de l'Instruction publique qu'il interdît de communiquer à quiconque les manuscrits du *Journal*.

Quand la guerre prit fin, et avec elle toute raison de maintenir cette interdiction, M. Henry Céard — ô prodige ! — était membre de l'Académie Goncourt. Il avait passé l'éponge sur tous les souvenirs de 1916, il n'avait plus souci que de ses nouveaux intérêts d'académicien pensionné. Cette

volte-face causa de la surprise et même de l'amertume. Des paroles assez vives furent échangées entre MM. Léon Deffoux et Henry Céard dans un des salons du Cercle que celui-ci préside rue Vivienne. Et, quand parut un volume d'histoire littéraire, *le Groupe de Médan*, écrit par M. Léon Deffoux, en collaboration avec M. Emile Zavie, ce livre envoyé par M. Zavie à M. Céard fut retourné à son expéditeur avec cette mention de la main de M. Céard : *Retour à l'envoyeur*.

C'est à la suite de ce retour que M. Léon Deffoux, qui avait reçu la semaine précédente les *Sonnets de guerre* de M. Céard, usa du même procédé et remit le volume à la poste.

— Mais, demandai-je au bouquiniste, comment ce volume retourné à M. Céard est-il venu chez vous ?

— Je ne saurais vous répondre avec certitude. Je l'ai trouvé dans un lot, à l'hôtel des Ventes. En sa qualité de membre de l'Académie Goncourt, M. Céard reçoit énormément de livres. Il doit bien en vendre de temps à autre.... Celui-là a dû passer, dans un tas...

15 mai

Aurel explique l'animosité que Léautaud nourrirait contre elle par le refus que celui-ci aurait essuyé quand il sollicita l'honneur d'être reçu à ses jeudis.

Cette version entièrement fausse fait bien rire Léautaud.

— Non, mais me voyez-vous demandant à être reçu chez Aurel ?

16 mai

Rencontre de Dorgelès et de Binet-Valmer.

Binet-Valmer à Dorgelès :

— Vous êtes en ce moment sous l'arc de triomphe de la gloire, comme j'y étais il y a dix ans, mais vous verrez, bientôt, vous verrez...

Comment rendre le « creux » inimitable qu'il y a dans la voix de Binet ?

N'empêche que l'avertissement a laissé rêveur Dorgelès. Il sent peser sur lui une obscure menace : celle d'écrire bientôt comme Binet ?

17 mai

Un trait du caractère de Louis Bertrand. Il remonte à l'époque où parut l'*Invasion.*

Bertrand était dans le cabinet de son éditeur Fasquelle, sur la table de qui s'entassaient les derniers volumes parus dans la « Bibliothèque Charpentier ».

Repoussant de la main la pile d'in-16 à couvertures jaunes :

— Quand cesserez-vous donc, fit Bertrand, d'éditer toutes ces sornettes ?

Mais Fasquelle à qui ce n'était pas la première fois que les propos de Bertrand faisait monter la moutarde au nez :

— Vous avez raison, ma foi, et je tiendrai

15 mai

Aurel explique l'animosité que Léautaud nourrirait contre elle par le refus que celui-ci aurait essuyé quand il sollicita l'honneur d'être reçu à ses jeudis.

Cette version entièrement fausse fait bien rire Léautaud.

— Non, mais me voyez-vous demandant à être reçu chez Aurel ?

16 mai

Rencontre de Dorgelès et de Binet-Valmer.

Binet-Valmer à Dorgelès :

— Vous êtes en ce moment sous l'arc de triomphe de la gloire, comme j'y étais il y a dix ans, mais vous verrez, bientôt, vous verrez...

Comment rendre le « creux » inimitable qu'il y a dans la voix de Binet ?

N'empêche que l'avertissement a laissé rêveur Dorgelès. Il sent peser sur lui une obscure menace : celle d'écrire bientôt comme Binet ?

17 mai

Un trait du caractère de Louis Bertrand.

Il remonte à l'époque où parut l'*Invasion*.

Bertrand était dans le cabinet de son éditeur Fasquelle, sur la table de qui s'entassaient les derniers volumes parus dans la « Bibliothèque Charpentier ».

Repoussant de la main la pile d'in-16 à couvertures jaunes :

— Quand cesserez-vous donc, fit Bertrand, d'éditer toutes ces sornettes ?

Mais Fasquelle à qui ce n'était pas la première fois que les propos de Bertrand faisait monter la moutarde au nez :

— Vous avez raison, ma foi, et je tiendrai

compte désormais de votre avis. Pour commencer, je vous prie de porter vos manuscrits ailleurs.

Telle fut l'origine d'une brouille qui dure encore.

Avant de partir pour la Syrie, Barrès éprouva le besoin d'une documentation préalable et fit venir Louis Bertrand qui passe pour bien connaître le pays. Bertrand, qui était, ne l'oublions pas, candidat à l'Académie, et qui même l'est encore, se rendit en frétillant boulevard Maillot où il s'attendait à être consulté sur de hauts problèmes d'expansion française. Mais Barrès se contenta, non sans insolence, de lui demander la liste des meilleurs hôtels. D'où fureur de Bertrand. D'où étonnement de Barrès, quand il lui revint que l'auteur de *Pépète* se répandait en récriminations contre un procédé si cavalier :

— Ne me suffisait-il point de savoir où je serais sûr de ne pas rencontrer de punaises ? Pour le reste, je n'ai besoin de personne...

19 mai

Alexandre Ribot à l'Académie des Sciences Morales et Politiques siégeait dans la section de morale.

Sa mort ayant rendu vacants ses deux fauteuils, M. Raoul Péret, président de la Chambre des Députés, et qui vient de se découvrir moraliste, brigue sa succession aux Sciences Morales. Selon l'usage, on a chargé un spécialiste de la Morale de faire un rapport sur les titres des candidats. C'est M. Alfred Rebelliaud qui a été désigné... Alfred Rebelliaud a adopté depuis toujours une tenue sévère, sans doute celle qui convient à un moraliste, membre de l'Académie des Sciences Morales. Il porte des vêtements noirs, pantalons trop larges, redingotes usagées, cravate lavallière de satin noir.

Il a encore quelques cheveux qui pendent mais le devant de la tête est dégarni, le

crâne apparaît haut et large, le nez est long et forme un angle droit à sa racine.

M. Alfred Rebelliaud, dont la voix grêle semble sortir difficilement et fait redouter qu'elle ne se brise, lut à ses confrères, en comité secret, un long rapport où il décrétait M. Raoul Péret *dignus intrare* en raison de ses titres moraux.

Mais M. Alfred Rebelliaud a des confrères que le titre et la fonction de président de la Chambre des députés n'éblouit pas au point de les aveugler. Ils ont prié leur rapporteur de préciser.

— Vous dites que M. Péret est un moraliste. Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il écrit?

D'autres ont objecté qu'il ne suffit pas d'être un homme politique arrivé pour arriver dans une Académie.

Bref, M. Alfred Rebelliaud s'est trouvé à court d'arguments, mais comme il tenait, en bon moraliste, soucieux de la vertu, à ne pas abandonner la cause d'un candidat qui, s'il devenait son confrère, pourrait sans doute être fort utile à l'Académie, il finit par s'écrier :

— Mais vous savez bien dans quel état il est ! Un échec ici risquerait d'avoir sur sa santé des répercussions fâcheuses.

C'est qu'en effet M. Raoul Péret est malade, très malade. Il a succédé à Paul Deschanel à la Chambre, il lui a, aussi, succédé à la Malmaison... Et cela ne lui suffit pas. Il veut encore, comme lui, entrer à l'Académie des Sciences Morales et Politiques...

20 mai

René Doumic ne passe pas pour être des meilleurs amis de Marcel Prévost. On dit même qu'ils cherchent tous les moyens, non seulement de se nuire, mais aussi de s'agacer.

Ainsi, il suffit que M. René Doumic ne veuille pas d'Abel Hermant, pour qu'aussitôt celui-ci trouve un chaud partisan en la personne de l'auteur des *Lettres à Françoise*.

C'est ce dernier qui a manœuvré pour que

Porto-Riche reportât sa candidature du fauteuil de Jean Aicard sur celui d'Ernest Lavisse. Ainsi restent seuls en présence Louis Madelin, candidat de Doumic, et Abel Hermant, favori de Marcel Prévost ; Hermant, bénéficiant des voix qui restaient fidèles à Porto-Riche, est sûr de triompher.

Or, René Doumic a cherché. Et il a trouvé le duc de la Force, historien distingué, aristocrate de vieille souche, et il l'a invité à poser, lui aussi, sa candidature au fauteuil de Jean Aicard.

Le jour où lecture de sa lettre de candidature fut donnée, Marcel Prévost fut entouré, à sa sortie, par les journalistes.

— Quoi de neuf, mon cher Maître ?

— Oh ! pas grand'chose, des candidatures...

Et il cita quelques noms de candidats comme il y en a toujours et qu'on nomme à l'Institut les « candidats pas sérieux » ; mais dans cette énumération, comme par hasard, il n'en oublia qu'un, précisément le duc de la Force.

21 mai

Léon Daudet est très ennuyé. Son impayable beau-frère Robert Chauvelot serait parvenu à lui arracher la promesse d'un article, dans la série que le bouillant polémiste consacre à la nouvelle littérature.

Léon avait mis la plume à la main pour écrire cet article, quand Fayard survint à point pour l'en empêcher. Ce n'est, hélas, que partie remise.

22 mai

Le prix de l' « Amitié franco-américaine » (7.000 francs donné par une généreuse américaine, Mrs Florence Keep) eut pour particularité de mettre aux prises d'un côté les ... hommes et de l'autre

les ... autres. D'un côté Jean Giraudoux, Valéry Larbaud, Paul Morand, qui votèrent pour Philippe Soupault, de l'autre Jean Cocteau, Jacques de Lacretelle, Max Jacob et un nommé Faye, qui votèrent pour le petit Radiguet.

A la fin, ce sont les ... autres qui l'ont emporté.

Et l'on entendit Cocteau téléphoner à son jeune protégé :

— Sois heureux, Bébé, c'est toi qui as le prix !

23 mai

Un des plus curieux dîners littéraires de ce temps où ils ne paraissent pas fleurir, est sans doute le dîner du « Bassin de Radoub », qui réunit les meilleurs poulains de l'écurie Albin Michel, Carco, Béraud, Dorgelès, et quelquefois Benoit, avec Zavie, Billy et Bizet, canassons de l'écurie Theuveny, Léon Deffoux, bon

trotteur mais singulièrement enclin à ruer dans la figure des académiciens Goncourt, Tristan Derème, « fantaisiste » avisé qui fait imprimer sa caricature sur son papier à lettres, André Warnod, gentil badaud de Montmartre, Pierre Mac Orlan, l'« Aventurier »...

Les « Bassins de Radoub » ont ceci de commun avec les autres dîners littéraires que tout le monde y parle à la fois, mais ils ont ceci de particulier que la voix du gros Béraud y domine de très haut le fracas des anecdotes.

L'un des convives regrettait hier qu'un phonographe placé dans un coin ne pût enregistrer tout ce qui se débite là, entre neuf heures et minuit. Le rouleau vaudrait, comme on dit, son pesant d'or...

D'après Francis Carco, qui, avec l'argent de *Mon homme*, s'est rendu acquéreur d'un « château » aux environs de celui qu'habitait Mirbeau, toutes les histoires de paysans rapaces qu'on trouve dans le *Dingo* de Mirbeau auraient été racontées à celui-ci par le curé du lieu. Pour le faire parler, Mirbeau l'invitait à dîner et le saoûlait. Il n'aurait fait en somme que grossir les

potins, les rancunes du presbytère, pour les attribuer au maire Lagniaud, au cabaretier radical Jaulin, au garde-champêtre Fiston, au voiturier Péqueux, à la grosse Irma Pouillaud. Mirbeau a voulu se venger ainsi de tous ces gens qui lui créaient des difficultés lorsqu'il voulait faire couper et vendre ses foins. C'est bien là un aspect du vrai Mirbeau.

25 mai

Marius Leblond est venu voir Billy à l'*Œuvre* pour lui demander de cesser sa campagne contre le prix Flaubert.

Billy qui descendait l'escalier, l'aperçut qui montait :

— Eh bien, dites donc, mon cher Leblond, vous m'en donnez, du tintoin !

Et Leblond, pâle et défait, l'air d'un homme qui n'a pas dormi depuis trois jours :

— Et vous, vous me coûtez plus de cent francs de taxi !

Même jour

Au théâtre de l'Œuvre, comme se répandait la nouvelle de l'élection de Porto-Riche, une altercation se produisit entre Léautaud et Alfred Mortier.

ALFRED MORTIER. — Vous êtes un misérable !

LÉAUTAUD. — Allons, allons, j'ai eu tort de vous appeler M. Maçon. Vous n'êtes qu'un charretier !

Alfred Mortier s'écarte, revient, empoigne le bras de Léautaud, le lâche et s'éloigne de nouveau, sur l'intervention de quelques assistants.

ALFRED MORTIER, *de loin.* — Vous êtes un insulteur de femmes !

LÉAUTAUD, *faisant un pas en avant.* — J'ai parlé de Mme Aurel comme écrivain...

Alfred Mortier revient sur Léautaud et lui empoigne derechef le bras. Derechef, on lui fait lâcher prise.

Alfred Mortier, *de loin.* — Vous êtes un lâche !

Léautaud. — Il me semble que je signe ouvertement ce que j'écris !

Alfred Mortier, *l'index tendu.* — Si jamais vous recommencez !!!

Léautaud.—Mais certainement je recommencerai. Votre ridicule n'en a pas fini avec moi.

Alfred Mortier s'éloigne définitivement.

Léautaud continue de fumer sa cigarette.

29 mai

Chantilly. Dans les grandes écuries construites par le prince de Condé, l'Académie reçoit les délégués étrangers venus assister aux fêtes du centenaire de Pasteur.

Du haut des tribunes descendent sur nos têtes des fanfares de cors de chasse que répercutent les échos sonores. Au

centre, contre un mur, une magnifique fontaine, qui jadis servait d'abreuvoir, laisse couler un mince filet d'eau.

René Worms, maître des requêtes au Conseil d'État, qui a la tête d'un phénomène anatomique, front d'hydrocéphale, cheveux coupés ras, peau ridée, branlement de tête ininterrompu et, qui depuis son mariage porte des vêtements propres, René Worms, futur candidat à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, est debout près de la fontaine. Il n'écoute pas les fanfares, il ne contemple pas les boxs vides, il ne regarde pas les sculptures de la fontaine.

Il mange.

Il tient un verre d'une main et, par un prodige d'adresse, dans cette même main, il tient des sandwichs, des gâteaux, de l'autre il porte à sa bouche d'autres mets.

Il mange, il mange et, visiblement, ne pense à cette heure qu'à manger.

30 mai

Maurice de Faramond est mort avant-hier, à l'hôpital du Val-de-Grâce. Pourquoi à l'hôpital militaire ? Il était donc encore mobilisé ?

C'était un homme des plus courtois et un écrivain fort désintéressé qui ne laisse que des sympathies et des regrets. Il avait trois grandes passions : la poésie, le théâtre et la danse.

Maurice de Faramond, avec ses yeux larmoyants et sa barbiche plaintive, dansait éperdûment.

Il dansait partout, dans tous les bals, dans tous les dancings, dans toutes les réunions dansantes où il trouvait le moyen de se faufiler.

Il dansait mais il n'avait pas toujours l'heur de plaire.

Les petites jeunes filles de Passy qui

fréquentaient les mêmes cours de danse que lui, ne le recherchaient point, au contraire, et se moquaient de lui derrière son dos. Il ne s'en apercevait pas et les invitait avec obstination. C'était un vrai poète, si ce n'était pas un très bon danseur.

31 mai

M. Paul Bourget sort de l'Institut au bras d'un vieux médecin-major avec qui il s'entretient de questions sanitaires et médicales. La conversation est animée. On se rend compte que le vieux médecin-major veut faire la leçon à son illustre ami ; il va jusqu'à tenter de lui définir un terme médical un peu particulier. Du coup, M. Paul Bourget laisse paraître quelque impatience :

— J'ai compris, docteur, j'ai compris. Vous pensez bien qu'on n'est pas arrivé jusqu'à mon âge sans connaître la médecine.

JUIN

1er juin

Ce Robichon de la Guérinière, Duvernois a reçu sa visite à plusieurs reprises.

La première fois, le Robichon lui fit entrevoir discrètement, et comme à mots couverts, la possibilité pour lui, Duvernois, d'être invité par lui, Robichon, à déjeuner dans un délai encore difficile à préciser.

La deuxième fois, l'auteur du *Grand d'Espagne* n'hésita pas à déclarer que ce déjeuner se faisait de plus en plus probable et que l'éventualité en pouvait être envisagée sérieusement.

La troisième fois enfin, il ne restait plus qu'à fixer le jour.

Mais Duvernois se déroba, non sans empressement. Et comme l'autre insistait, il dut donner pour prétexte que sa femme était mourante, ce qui n'était, grâce à Dieu, pas vrai.

Duvernois peint admirablement le personnage, sorte d'ancien officier de cavalerie, engoncé dans une cravate plastron qu'orne une épingle en forme de fer à cheval. Tout un monde, et tout un monde psychologique, cette épingle en forme de fer à cheval...

Duhamel aussi connaît Robichon. Il fut en relation avec lui pendant la guerre, alors que Duhamel faisait un séjour au dépôt de son régiment, à Saint-Etienne, séjour ordinaire du *lauréat* du prix Flaubert.

Robichon habite une grande maison d'aspect lugubre, aux escaliers de lave, et meublée avec un luxe du plus pur Louis-Philippe. Ensemble assez rude...

La conversation roula naturellement sur la littérature.

— Et moi aussi je suis auteur, finit par dire Robichon avec une mine cafarde.

Duhamel consterné dut emporter trois de ses ouvrages.

Mais la collection de tableaux de Robichon est des plus belles ; où diable cet homme a-t-il pris son goût pour la peinture moderne?

Avant la guerre, il chargea le bon peintre savoyard Céria de faire son portrait, qu'il lui paya, il faut le reconnaître, un bon prix (12.000 fr.) et il mit le comble à sa générosité en promettant à Céria de le soutenir à Paris, où « il disposait d'une grosse influence dans un important journal, dont il était commanditaire, la *Vie*, des Leblond... »

2 juin

Adolphe Van Bever, qui pendant longtemps parut si malade et accablé par la souffrance, est aujourd'hui tout gaillard, à la Bibliothèque Nationale. Pour se délasser un peu, il va et vient dans la travée du catalogue, d'un pas presque alerte. Un ami le rencontre qui le félicite sur sa bonne mine.

— Eh oui ! dit Van Bever, je vais un peu mieux qu'il y a une dizaine d'années,

quand cet animal d'Apollinaire parlait de m'enterrer !...

— Comment ? Apollinaire a parlé de vous enterrer ?

— Ah ! je vois que vous ne connaissez pas le quatrain qu'il fit en collaboration avec Pierre Benoit. Les deux premiers vers sont de lui, les deux autres de Benoit :

Enterrerons-nous cet hiver
Ce pauvre Monsieur Van Bever ?
Mais il est encore trop tôt
Pour aller chercher Léautaud...

— J'espère bien enterrer maintenant Léautaud, Boissard et même Benoit, dit en s'éloignant, guilleret, Van Bever.

3 juin

Les mémoires du comte Robert de Montesquiou viennent de paraître en trois volumes. On n'y trouve point certaine anecdote qui se rapporte à une mystification dont l'auteur des *Horten-*

sias bleus fut victime et qu'il rapporte, non sans amertume, mais en omettant un mot qui pourtant lui fait honneur.

La rédactrice d'un courrier de mondanités dans un grand quotidien, Mme X..., qui signait « Princesse de R », simplement, avait annoncé l'une de ses fêtes, puis, un mauvais plaisant s'étant amusé à lui envoyer un billet, faussement signé Montesquiou, décommandant la soirée, elle avait inséré une note avisant les invités de ce contretemps.

Personne ne se rendit donc, ce soir-là, chez Robert de Montesquiou, lequel, très mécontent, écrivit une lettre fort dure à M. Arthur Meyer directeur du journal.

Celui-ci jugea que sa collaboratrice devait aller présenter des excuses au poète irrité.

Mme X..., une fois en présence de Robert de Montesquiou, ne crut pouvoir faire mieux que de lui montrer la lettre qu'elle avait reçue.

Robert de Montesquiou se contenta de lire, de sa voix aiguë, la suscription de l'enveloppe :

« A Madame la Princesse de R... ».

Puis dédaignant de prendre connaissance du contenu de ce pli, il dit avec commisération :

« Ah ! Madame, si vous avez cru *aussi* le reste... »

4 juin

Le Prix des Peintres, de 15.000 francs, fondé par Ambroise Vollard, fait beaucoup jaser. Drôle d'idée qu'a eue là Vollard... Drôle d'homme que ce Vollard.

Deux candidats sont en présence pour ces quinze billets de mille francs : Paul Léautaud et Paul Valéry, dont, pour des raisons bien différentes, l'opinion littéraire se préoccupe également depuis quelque temps. On dit que la candidature de Léautaud perd du terrain, mais elle a tenu d'abord la corde. Vollard, d'ailleurs, aime beaucoup Léautaud, et Léautaud aime beaucoup Vollard.

— Je voterai pour Léautaud, a dit

Forain, parce que son père a été souffleur et qu'il aime les bêtes.

Quant à Signac, il se montre plus enthousiaste encore de l'auteur du *Petit Ami :*

— S'ils ne votent pas pour Léautaud, je les démolirai...

Les amis de Léautaud escomptent aussi la voix de Marie Laurencin. Tous ceux qui ont visité Léautaud dans son bureau du *Mercure*, savent qu'une aquarelle de Marie Laurencin est accrochée au mur, au-dessus de sa tête.

9 juin

Barrès vient de donner sa démission de membre du jury de la Bourse nationale de voyage.

Est-ce parce que J.-M. Renaitour, l'un des derniers lauréats, est connu pour ses opinions avancées?

Est-ce parce que, comme tout le monde, Barrès est dégoûté des prix littéraires?

10 juin

L'*Intermédiaire des chercheurs* signale que le romancier des *Défaitistes*, M. Louis Dumur, ne se contente pas d'inscrire un banal envoi d'auteur sur les pages de garde des livres qu'il adresse à ses amis. Il y joint un distique qui, comme les inscriptions archéologiques, commente ou précise la signification de l'œuvre. Et l'*Intermédiaire* cite ces deux vers qui se trouvent sur un exemplaire du *Boucher de Verdun*...

Cochon, salaud, voyou, pitre ! dira plus d'un
Au récit des hauts faits du Boucher de Verdun.

J'en connais un autre, tout à fait inédit, et qui fait allusion à certaine grande querelle qui se déroula dans les bureaux du *Mercure* entre MM. Louis Dumur, Georges Pioch et André Morizet ; il orne un exemplaire des *Défaitistes* :

Tu trouveras ici, travaillant pour le Boche
Le sombre Morizet et le gros Georges Pioche.

11 juin

On apprend à trois heures, dans le bureau de M. de P... au ministère des Affaires étrangères, la mort de Pierre Loti survenue la veille à Hendaye. P... rappelle que les exigences de la Turquie à Lausanne, ses prétentions sur Adakalé, la concession Chester, etc., avaient beaucoup peiné Loti et que c'est lui qui avait rédigé, de sa main (chose exceptionnelle, car depuis longtemps il ne faisait plus que dicter) la lettre signée Farrère et dans laquelle « les chers amis Turcs » étaient mis en garde contre certaines aberrations qui pourraient les amener à « tout concéder à l'Angleterre et tout refuser à la France ».

— Loti a eu là une des plus fortes désillusions de sa vie, explique P... C'est qu'au fond il connaissait mal ce pays, et n'avait

vécu en Turquie que des heures digestives...

Et il ajoute après un silence :

— Très peu d'heures d'ailleurs. Loti a surtout vu la Turquie de la mer...

15 juin

L'ancien directeur de la *Revue hebdomadaire* et de la *Revue mondiale*, M. Léon Charpentier, me dit ce soir que le personnage de M. Marin, dans le *Diable au Corps* de Raymond Radiguet, existe vraiment sous le nom de Marin et avec la qualité d'ancien conseiller municipal, à Villeneuve-Saint-Georges. Dans le roman c'est lui « vieillard à barbe grise et de stature noble » qui, avec sa famille, se tient sous la chambre des jeunes amants afin de surprendre leurs caresses. D'après M. Charpentier, Raymond Radiguet n'aurait écrit les pages 132 à 136 de son livre, pages consacrées aux agissements

de M. Marin, que pour obtenir de celui-ci des poursuites et un procès. Mais Marin préféra se tenir tranquille et ne pas offrir à Radiguet une publicité supplémentaire.

Même jour

Le prix des peintres (15.000 fr.), est donné à Paul Valéry.

M. Vollard qui a fondé ce prix déclare, tout de suite après cette première attribution, qu'il renonce à le donner l'an prochain.

— Trop d'ennuis, trop d'ennuis, dit-il tout en bougonnant dans son col relevé.

19 juin

B... a rencontré Bruant chez Rey, le libraire du boulevard des Italiens, dont l'étroite et pittoresque boutique est demeurée un petit centre d'animation littéraire.

B... dit avoir été frappé par la beauté du vieux chansonnier à présent plus que septuagénaire, par son masque à peine empâté de Bonaparte qui n'aurait jamais été Napoléon, par la richesse de son accoutrement traditionnel : vareuse et pantalon de velours noir, bottes molles à la russe, chemise et foulard de velours rouge, le tout battant neuf.

Bruant déborde de souvenirs sur Lautrec.

Il raconte notamment ce qui fut le seul amour de Lautrec, une liaison avec une petite fille qui sortait de Saint-Lazare. Elle couchait chez lui dans un coffre à avoine et lui servit de modèle pour l'illustration de la chanson de Bruant *A Saint-Lazare :*

— Son seul dessin ému, dit Bruant.

Un autre trait de Lautrec : donnant une réception chez lui, rue Fontaine, il fit venir une femme de bordel pour tenir l'emploi de maîtresse de maison, ce dont elle s'acquitta fort bien.

Il y a aussi l'histoire de l'affiche de Lautrec pour le tour de chant de Bruant aux *Ambassadeurs*.

Quand il vit cette affiche, le directeur de l'établissement poussa de grands cris et jura qu'il n'imprimerait jamais une horreur pareille, que ce serait le meilleur moyen de faire fuir les spectateurs, mais Bruant tint bon :

— Si tu ne prends pas l'affiche de Lautrec, je ne chante pas... « Et je l'aurais fait comme je le disais », affirme-t-il.

Le directeur des *Ambass'* finit par céder et l'affiche placardée partout produisit un effet énorme.

24 juin

Un acteur, qui assista au banquet offert à Porto-Riche à l'occasion de son élection académique, nous dit qu'il y eut quelque chose d'assez touchant, sinon dans les discours, du moins dans l'ordre où ils furent prononcés, chaque orateur ayant été choisi comme représentant d'une génération et

ayant pris la parole à son rang d'âge. Enfin, ce fut au vieux Porto de parler, ce qu'il fit avec beaucoup de grâce et de coquetterie, non pas en orateur, mais en diseur, et un papier à la main. Après quoi, on déserta les tables en masse et le nouvel académicien fut entouré, submergé...

Cependant, sous les flots d'adulations, et parmi les fumées de cet encens mélangé de relents culinaires, le héros de la fête gardait une inquiétude. Et quand l'acteur s'approcha de lui pour lui présenter son compliment :

— Est-ce que j'ai bien lu ? s'enquit Porto avec avidité.

26 juin

Alexandre Kouprine, le romancier russe de la *Fosse aux Filles*, une œuvre singulière et puissante, Kouprine, l'écrivain dont Tolstoï disait qu'il était le seul homme de sa génération qui écrivît franchement, véridi-

quement, vit aujourd'hui en France, la révolution soviétique l'ayant chassé de son pays. Ses moyens de fortune sont ici plus que modestes : tout ce qu'il possédait est resté là-bas.

Emile Buré, directeur de l'*Éclair*, a tenté d'intéresser M. Poincaré à cette situation. Il a obtenu une audience et a présenté Kouprine au Président du Conseil.

Malheureusement, celui-ci paraissait préoccupé par toute autre chose que la littérature russe. Il ne connaissait même pas le nom de Kouprine. « Ah ! vous êtes Russe ? Vous écrivez ? » lui dit-il.

— J'en rougissais ; j'avais honte pour lui, dit Buré.

28 juin

La petite histoire des candidatures académiques s'enrichit d'un mot nouveau.

Lorsqu'il fit sa visite officielle au maréchal Foch, le bon romancier Edouard Estaunié se trouva en présence d'un mon-

sieur assez mal informé de ses travaux. Il dut énumérer ses titres, ou plus exactement ceux de ses romans, que le maréchal inscrivait au fur et à mesure sur un bloc-notes. Et quand ce fut fini, le grand soldat se leva, très digne :

— C'est bien, monsieur, fit-il, je prendrai mes renseignements.

Même jour

Grand Prix de Littérature de l'Académie française : M. François Porché; grand-prix du roman : M. Alphonse de Chateaubriant.

Le vote a été, dit-on, acquis en très peu de temps. Le livre de M. de Chateaubriant (*La Brière*), a été choisi à cause de la difficulté où l'Académie se sentait de se prononcer entre les autres candidats.

Une assez laide campagne « électorale » (dont M. de Chateaubriant n'est point responsable) a fait rater le prix à Roland Dorgelès (*Le Réveil des morts*).

Un jeudi de juin

Sur le palier du premier étage où s'ouvre le secrétariat, on attend que Messieurs de l'Académie Française descendent. Ils ont dû décerner aujourd'hui le Grand Prix Gobert d'Histoire, fondé « pour le morceau le plus éloquent d'histoire de France », dit le règlement.

Ils paraissent un à un ou deux par deux, et on apprend que le lauréat est, cette année, M. Louis Gillet pour son *Histoire des Arts* parue dans l'*Histoire de France* que dirige M. Gabriel Hanotaux.

En entendant proclamer le nom de Louis Gillet, gendre de M. René Doumic, secrétaire perpétuel qui, beau-père bienveillant, a déjà fait obtenir à Louis Gillet la conservation du domaine de Chaalis, avec quelques autres avantages, le rédacteur académique du *Gaulois*, Georges Wulff, dit, tout bas, son indignation,

— C'est, c'est... honteux... honteux... né.. népo... potisme. C'est, c'est du... du... né... po... potisme.

Georges Wulff bégaie. C'est un vieux journaliste, ayant passé soixante-cinq ans. Les cheveux taillés en brosse et teints en noir, la peau jaune et fripée, le regard sombre il s'appuie constamment sur une canne sans ornement et porte des vestons tout faits beaucoup trop larges. Le corps droit malgré son âge, Georges Wulff passe une partie de ses derniers jours à regretter le temps jadis.

— Les femmes, aujourd'hui ! ah ! des... De mon temps !

Il évoque volontiers les Champs-Elysées où jouait le prince impérial, cette époque où, lui-même, « avait les plus belles femmes ».

— Avoir si brillamment débuté, pour finir comme cela ! gémit-il.

Il s'éloigne aujourd'hui en maugréant contre cette Académie qui vient de commettre l'injustice de récompenser M. Louis Gillet, gendre de M. Doumic.

Vendredi

Le *Gaulois* annonce ce matin que M. Louis Gillet est lauréat du prix Gobert. En première page, un « médaillon » loue le choix de l'Académie et célèbre les mérites de M. Louis Gillet ; l'éloge dépasse même certaines limites...

Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

et c'est signé G. W., les initiales de Georges Wulff.

Autre jeudi de juin

Sur ce palier du premier étage, où chaque jeudi les journalistes attendent que sortent les académiciens pour les interroger sur leurs travaux.

Les voici. Georges Wulff s'élance vers

René Doumic, le prend à part, sort un papier de sa poche, le lui montre, et lui dit :

— J'ai reçu de votre gendre, M. Gillet, une lettre de remerciements très aimable !

— C'est que vous avez été si gentil ! répond doucement René Doumic...

JUILLET

2 juillet

Paul Heuzé publie dans l'*Opinion* une longue enquête en plusieurs épisodes, sur l'origine de laquelle il conte lui-même une bien plaisante anecdote.

Quand, au début de 1921, il eut amassé ses documents et construit son plan, il s'occupa, avant de passer à la rédaction, de placer son étude dans une revue. Or, la *Revue de France* allait justement paraître sous la double direction de deux académiciens, Marcel Prévost et Joseph Bédier. Paul Heuzé alla donc trouver Marcel Prévot, qui, vieux routier, habile à prendre le vent, accepta avec enthousiasme. Heuzé se mit vite au travail et porta bientôt ses articles à l'auteur des *Demi-Vierges* qui, après lecture, lui dit :

— C'est parfait, j'envoie immédiatement à la composition.

Huit jours se passent, Heuzé reçoit un coup de téléphone le priant de venir sans délai à la *Revue de France*.

— Votre article ne passe pas.

— Mais M. Marcel Prévost me l'a pris ferme !

— M. Marcel Prévost est navré, en effet...

— Alors ?....

— C'est M. Bédier qui a mis son *veto*.

— Et la raison ?

— Il prétend que ça n'intéressera pas le public.

L'*Opinion*, elle, en fut enchantée. Quand on sut que c'était elle qui publierait *Les Morts vivent-ils ?* l'un des deux directeurs de la *Revue de France* poussa un « ouf » de satisfaction.

— Je craignais, dit-il, que ça n'allât à la *Revue de Paris*.

En a-t-elle fait, du tapage, cette enquête !

— Ça doit être le Vatican qui l'a inspirée, murmurait un spirite des plus distingués.

Comme tous les croyants, il était fort vexé de voir sa foi dans le spiritisme si rudement attaquée. Il a voulu répondre par

une « défense du spiritisme », et s'est mis en quête d'un éditeur, son manuscrit sous le bras. Mais tous ceux à qui il s'est adressé lui ont fait la même réponse :

— Une apologie du spiritisme? Non vraiment, ce n'est pas le moment !

16 juillet

M. Frédéric Lefèvre, directeur des *Nouvelles littéraires*, annonce la publication prochaine en librairie des interviews qu'il a données à cette publication sous le titre général : *Une heure avec...*

— Garderez-vous ce titre pour votre second volume, quand vous interviewerez des femmes? lui demande Fernand Divoire.

19 juillet

On sait que le journal et la correspondance des frères Edmond et Jules de Goncourt figurent au catalogue général imprimé des manuscrits français de la Bibliothèque Nationale (Nouvelles acquisitions, t. IV, pages 485 et 486) sous les cotes 22.439 à 22.479.

Or, depuis quelques jours, une annotation au crayon, évidemment rédigée par quelqu'un d'autorisé, a été portée dans la marge de ce catalogue (p. 485).

En voici le texte :

« Communication différée jusqu'en 1925. A cette époque, la question sera examinée à nouveau. (Décision ministérielle du 10 septembre 1919.)

Il convient de signaler que les lignes ci-dessus ont dû être écrites récemment car un journaliste, M. Asté d'Esparbès, dans un article publié le 17 juillet dernier, a déclaré :

« Ayant pris le catalogue général imprimé des manuscrits, j'ai tout de suite été mis en confiance quand j'ai vu aux pages 485-486 que le *Journal* et la *Correspondance* des frères Edmond et Jules de Goncourt y figurent, « sans aucune mention restrictive, sous les cotes 22.439 à 22.479. »

On peut donc s'étonner que la décision ministérielle du 10 septembre 1919, décision qui ne figure pas au *Journal Officiel*, soit portée au catalogue avec quatre années de retard. (Et, s'il y a eu retard, la faute n'est nullement imputable à la Bibliothèque, car celle-ci n'a pas de personnalité légale et n'agit, en toutes circonstances, que sur les instructions du ministère de l'Instruction publique.)

On peut s'étonner également que le rédacteur de ladite note semble ignorer qu'après la lecture du *Journal* inédit des Goncourt par MM. Couderc, conservateur aux manuscrits et Céard, membre de l'Académie Goncourt, l'entrefilet suivant, de caractère officieux, parut dans le *Temps*, le 12 août 1922 :

« On annonce que la lecture du *Journal des Goncourt* est terminée. Le rapport de M. Henry Céard est entre les mains du ministre de l'Instruction publique. Ce rapport conclut à l'impossibilité d'une publication *in-extenso*.

« Mais c'est affaire aux intéressés d'en apprécier les inconvénients.

« M. Léon Bérard prendra une décision à son retour de vacances. Nous croyons savoir que, conformément au vœu du testateur, le *Journal* sera mis à la disposition du public, les délais de non-communication étant révolus.

« La responsabilité des publications qui pourraient en être faites, intégrales ou partielles, incomberait à leurs auteurs, qu'il s'agisse de diffamation ou du droit de propriété. »

Les questions qui se posent aujourd'hui sont donc très simples :

La décision que devait prendre M. Léon Bérard à son retour de vacances (en 1922), confirme-t-elle en infirme-t-elle la décision du 10 septembre 1919, M. Lafferre étant

alors ministre de l'Instruction publique ?

Attendra-t-on encore quatre années pour annoncer cette décision au public, lequel a tout de même bien le droit de contrôle lorsqu'il s'agit d'un établissement de l'Etat, comme la Bibliothèque Nationale ?

31 juillet

On lit sur la plaque de marbre qui se trouve à la porte de l'hôtel situé 12 rue Pigalle :

Eugène Scribe, né à Paris le 24 *décembre* 1791, *est mort dans cet hôtel, le* 20 *février* 1861.

Et l'on trouve dans les *Souvenirs du Dîner Bixio*, mémoires de Jules Claretie, en cours de publication à la *Revue de France :*

« Récit de la mort de Scribe par Sardou, rue Blanche. Le vendredi, jour de la commission des auteurs, Scribe se faisait, de chez lui, rue Pigalle, conduire chez Maquet, au coin de la place Vintimille, où il était censé déjeuner, renvoyait sa voiture, allait

rue Blanche, chez une amie. C'est là qu'il est mort, comme Félix Faure. On est allé prévenir Maquet. On a descendu le cadavre en le soutenant, le commissaire de police étant averti, on l'a mis en voiture et Maquet a dit au cocher : « Rue Pigalle ! Il est mort, mais il faut qu'il soit mort pendant le trajet.»

« Comme Félix Faure.... » C'est la première fois que, dans des mémoires, est évoquée la scabreuse histoire qui se déroula à l'Elysée, le 18 février 1899.

Il est probable que ce sont des histoires de ce genre qui retardent la publication du *Journal* inédit des Goncourt.



AOUT

Lundi 13 août

Qui le croirait? L'Académie Française cherche des candidats. Et pourtant plus de deux douzaines de concurrents briguent les six fauteuils actuellement vacants, 29, si nous comptons bien.

C'est que l'Académie est difficile. Pour le fauteuil Aicard, il y a bien Abel Hermant, Louis Madelin et le duc de La Force; pour le fauteuil Ribot Henri-Robert et Maurice Paléologue, mais pour les autres !...

Au fauteuil Capus se présentent six candidats dont Jérôme Tharaud. Il est le seul que l'Académie juge digne d'entrer. Encore lui reproche-t-elle une candidature brusquée, insuffisamment préparée. « Il a foncé tête baissée » dit-on ; et on a décidé de lui faire expier sa légèreté, *légèreté* étant mis ici pour *manque d'égards*.

La succession de Loti est convoitée par Albert Besnard, élu d'avance et devant qui s'est retiré Claude Farrère. Celle de Masson a fait se lever Robert de La Sizeranne, Georges Lecomte, André Beaunier, Marcel Boulenger, de Lanzac de Laborie, Camille Le Senne, Driault, tous fort estimables mais dont aucun n'est assez reluisant. Reste, enfin, le fauteuil Freycinet que briguent Charles Benoist, Pierre Mille, Emile Picard, déjà membre de l'Institut et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Han Ryner et le baron Seillière.

Là, encore, l'Académie n'est pas très satisfaite. Elle voudrait que quelque personnalité bien marquante se présentât et puisqu'un savant, M. Picard, s'offre, ce qui reste des Quarante s'est demandé si dans le monde scientifique il n'y aurait pas quelque maître plus glorieux que M. Picard.

On a songé tout naturellement au Dr Roux, disciple et continuateur de Pasteur, dont l'entrée à l'Académie Française honorerait beaucoup celle-ci.

Mais le Dr Roux est un homme modeste. Toujours de noir vêtu, la tête coiffée d'une petite calotte noire, un foulard blanc autour du cou, des vêtements sans élégance, la boutonnière sans décoration, un faux-col trop large, la barbe peu soignée, il songe uniquement à ses travaux. Il n'est guère de séances de l'Académie des Sciences où il ne prenne la parole. Il est précis, clair, net.

On comprend que l'Académie souhaite de l'avoir. Cet homme si simple, si discret, lui vaudrait un lustre éclatant.

Mais, lui, se refuse, avec obstination. On lui a dépêché les émissaires les plus persuasifs, tous ont échoué, même M. Paul Bourget, le dernier en date.

13 août

L'*Intran* annonce la mort de Bernard Grasset.

15 août

L'*Intran* annonce que Bernard Grasset n'est pas mort.

17 août

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'est pas en vacances, mais ses membres !...

Le président n'est pas là ; le vice-président non plus, le secrétaire perpétuel pas davantage. M. Babelon occupe donc le siège présidentiel et M. Haussoulier, le fauteuil du secrétaire.

C'est ce dernier qui donne lecture de la correspondance — tout juste un télégramme de M. de Kerguézec, sénateur et maire de Tréguier, qui demande à l'Académie de se faire représenter aux fêtes du Centenaire

de Renan, lesquelles doivent être célébrées à Tréguier, le 2 septembre, sous la présidence de M. Poincaré. Le délégué devra prononcer un discours.

— Il faut désigner quelqu'un tout de suite, dit M. Babelon, autrement nous n'aurions pas le temps.

C'est aussi l'avis de M. Haussoulier.

Les quatorze membres présents, y compris ceux qui sont au bureau, se regardent avec embarras.

— Qui va-t-on envoyer ? demande M. Babelon.

— M. Dussaud, suggère M. Haussoulier.

M. Dussaud, l'un des derniers élus, ne témoigne aucun empressement.

On cherche parmi ses confrères.

M. Salomon Reinach interpellé lève les deux mains et fait « non » de la tête. M. Gsell l'imite. M. Cordier semble ne pas comprendre et, comme on insiste, dit « non... non », alors M. Foucart croit devoir faire remarquer :

— D'ailleurs, le centenaire de Renan est passé.

Mais on ne prend pas garde à son interruption et M. Babelon interroge M. Monceaux qui déclare tout net :

— Ce n'est pas de mon domaine.

(M. Monceaux ne s'occupe que des historiens latins.)

Cependant M. Haussoulier insiste, tout bas, à l'oreille de M. Babelon :

— M. Dussaud, M. Dussaud.

On dirait qu'il lui en veut et tient absolument à jouer un mauvais tour à ce pauvre M. Dussaud qui a quitté sa place et murmure à l'autre oreille de M. Babelon :

— Je n'ai pas d'habit.

— Il n'a pas d'habit, dit M. Babelon à M. Haussoulier qui rétorque aussitôt :

— Eh ! bien il ira en veston noir.

Convaincu, M. Babelon qui vient de prendre une résolution héroïque et qui — fait sans précédent à l'Institut — désigne d'autorité un membre pour assister à une cérémonie, M. Babelon, sans oser regarder M. Dussaud qui regagne sa place, proclame :

— M. Dussaud représentera l'Académie.

Pourquoi ? Oui pourquoi, ce peu d'em-

pressement à honorer la mémoire d'un de leurs plus illustres prédécesseurs? Jalousie ou, simplement, crainte d'un voyage fatigant et de quelques dépenses?

25 août

Parlant des Commissions parlementaires et du zèle qui anime les députés qui en font partie :

— Ils sont pleins de bonnes intentions, dit Barrès. C'est leur souci de perfection qui les rend insupportables.

Sans date

— Un trait de l'état d'esprit tout particulier qui s'empare d'un auteur à mesure qu'avancent les répétitions de sa pièce.

On répétait une pièce de Tristan Bernard;

où l'un des acteurs avait trouvé drôle de paraître en scène avec un parapluie mouillé.

— Pas drôle du tout, votre parapluie, avait dit Tristan à son interprète trop imaginatif.

Et l'accessoire inopportun n'avait plus reparu au cours des répétitions suivantes.

Mais vint le soir de la générale, et un scrupule soudain dans l'âme de l'auteur : si, par hasard, l'acteur avait eu raison ? Si le parapluie mouillé était capable d'assurer le succès de la pièce ? Et Tristan de courir comme un fou dans les corridors du théâtre en réclamant un parapluie...

Sans date

... Il y avait une fois un vieux dessinateur humoriste qui n'avait pas beaucoup de talent mais qui était le papa d'une jolie fille de quinze ou seize printemps. Voyant que ses dessins étaient de moins en moins appréciés au *Journal*, il décida, car il n'était

pas bête, de les faire proposer désormais par sa fille.

Celle-ci se présenta donc rue de Richelieu, chargée du carton paternel, et fut par grand hasard dirigée vers le cabinet directorial d'Henri Letellier.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle à celui-ci charmé.

— Je m'appelle Letellier, mon enfant.

— Dans ce cas, on s'est trompé, ce n'est pas vous que je dois voir ; on m'a dit de m'adresser à un type frisé qui s'appelle Mouthon. D'ailleurs, vous êtes coiffé tout plat.

— Ça ne fait rien, je t'assure que si je te prends des dessins, ils passeront comme s'ils avaient été reçus par Mouthon.

— Vous me le jurez ?

— Je te le jure.

Là-dessus, la petite déballe les « navets » paternels. Letellier les examine, fait la grimace, les remet dans le carton, et tire son portefeuille.

— Tiens, voici 2.000 francs, mais à deux conditions. La première c'est que tu ne

rapporteras plus jamais les dessins de ton papa au *Journal*...

— Et la seconde ? fit la petite déjà inquiète.

— La seconde, c'est que tu me diras : « Merci, Henri ! »

— Merci, Henri ! lance la petite avec élan.

Et elle s'esquive avec les deux billets.

Sans date

Albin Michel aurait l'intention de donner ou de procurer d'une façon quelconque, en tout cas peu coûteuse, une petite auto à chacun de ses trois auteurs préférés : Dorgelès, Carco, Béraud.

Mais Arthème Fayard remarque :

— Il a tort, Michel. Ils se promèneront, ils n'écriront plus.

27 août

Mais pourquoi faire tant d'affaire autour d'une simple confusion de nom? Grasset pour Gravier, est-ce que cela vaut toutes ces lettres, ces articles, ces circulaires? Qu'y a-t-il sous tout cela? Une vieille querelle entre Divoire et Grasset?

Celui-ci a vraiment eu tort de se mettre en colère. La prochaine fois qu'il mourra, et ce sera peut-être pour de bon, personne ne l'annoncera, et il sera très ennuyé.

SEPTEMBRE

6 septembre

Aujourd'hui, troisième anniversaire de la mort de P.-J. Toulet, une plaque de marbre a été apposée sur sa tombe au cimetière de Guéthary.

Elle porte l'inscription suivante :

A P.-J. Toulet
fraternellement

Les Créoles de l'Ile Maurice

Même jour

Le conseil général de la Seine vient de refuser la souscription qui lui était demandée pour l'achat d'exemplaires de l'ouvrage *Les Pipeaux* de Mme Rosemonde Gérard ; de même il a passé à l'ordre du jour sur une

demande de souscription pour la *Villa Médicis*, de M. Georges Beaume.

Par contre, il a décidé d'acheter vingt-deux exemplaires de l'ouvrage *Crime et Société* de M. André Lorulot et de placer ces volumes dans les bibliothèques communales de banlieue.

M. André Lorulot ne cache nullement ses opinions d'anarchiste-individualiste. Il fut des amis de Libertad et ses relations avec différents membres de la bande Bonnot l'amenèrent à témoigner dans cette affaire.

8 septembre

S'il faut en croire le *Soir* de Bruxelles, Maurice Maeterlinck renoncerait à la littérature :

« Je veux, aurait-il dit, uniquement goûter l'existence sans que la pensée d'une

tâche à accomplir en vienne altérer les jouissances. »

Question : un écrivain comme Maeterlinck peut-il, même s'il le veut résolument, renoncer à la littérature ?

12 septembre

Le romancier Emile Zavie passant une journée à Lyon, au cours de ses vacances, s'installe, pour déjeuner, au restaurant Rivier, place des Terreaux.

— Recommandez-vous d'Henri Béraud, lui avait-on conseillé. Vous serez bien servi.

Et lui de dire ingénûment :

— Je viens de la part d'Henri Béraud...

— Ah oui! répond le gérant avec un sourire aimable, Henri Béraud, le voyageur de commerce...

Il y a ainsi à Lyon, un Henri Béraud très connu qui n'est pas celui des Parisiens.

21 septembre

Les *Désenchantées* de Loti seraient une mystification dont Loti aurait été la première victime. En effet, comme suite à certaines publications et révélations récentes sur « l'envers de ce roman », M. Claude Farrère, un des « meilleurs amis de Pierre Loti », affirme dans le *Gaulois*, que « telles et telles pages des *Désenchantées*, insupportables de sensiblerie banale et de pédante psychologie, n'ont jamais été écrites par l'auteur de *Fantôme d'Orient* : Loti, croyant faire œuvre d'historiographe fidèle et défendre courageusement une cause qu'on lui avait fait croire excellente, n'eut que le tort de couvrir de son pavillon cette suspecte marchandise et de signer tout un trop gros livre dont la moitié peut-être n'était ni de sa main, ni de son cerveau, ni de son cœur... Le livre, au total, demeure, osons le dire,

un ouvrage médiocre, dont l'éclatant succès n'est dû qu'au romanesque du sujet et surtout du dénouement. Or, sujet, ni dénouement ne sont de Loti, heureusement pour sa gloire. »

Quels seraient donc les auteurs de cette mystification qui, pour M. Farrère, est très proche de l'abus de confiance? M. Farrère en eut, dit-il, la révélation le 8 novembre 1900 (il précise...). Il apprit, ce jour-là, que parmi les *Désenchantées* qui, à l'automne de 1903, s'étaient présentées à Loti comme des Turques de la meilleure Turquerie, il s'en était glissé une qui n'était pas musulmane du tout.

« Et Turque moins encore, affirme M. Farrère ; Française, au contraire, Parisienne : et pis, femme de lettres. Or, ce fut celle-ci — elle-même aujourd'hui le proclame, — qui assuma, dans la comédie qu'on jouait ainsi à Loti, le grand premier rôle : incarna Djenane.... la Djenane du roman.. et ce fut elle qui, poussée par je ne sais quel démon pour le moins pervers, insuffla à Loti le projet redoutable d'un

roman jeune-turc, qu'il écrirait, lui, et qu'elle documenterait, elle. Pour ce roman, elle avait même un titre tout prêt, et tout à fait digne des meilleures élucubrations d'un Jules Mary ou d'une Craven : *Le Bleu dont on meurt*... Loti sut éviter le titre, mais il se laissa aller au roman... »

Non seulement le suicide de la fin aurait été inventé, mais encore on aurait poussé les choses jusqu'à conduire Loti sur la tombe de la prétendue morte.

C'eût été, en effet, mener la « mystification » un peu loin.

Mais enfin Loti était-il en enfance lorsqu'il publia ce livre ? Le lieutenant de vaisseau Bargone sait fort bien que non et que, si Pierre Loti fut mystifié, il ne fut pas seul à trouver quelque charme à cette mystification... Alors, pourquoi ergoter sans dire l'entière vérité, puisqu'il ne s'agit, au bout du compte, que d'un roman, ni meilleur, ni pire que d'autres ?

— Il faut ajouter, nous dit M. Charles d'Agostino, un écrivain italien qui connaît tous les dessous de cette curieuse histoire,

il faut ajouter que M. Bargone a commis une grossière erreur.

« Les héroïnes du livre de Pierre Loti ne sont autres que les deux filles de feu Noury Bey, ancien secrétaire général du *Hrdjié* au ministère des Affaires Etrangères, sous Abdul Hamid. Certes, on ne peut nier qu'un peu de sang français coulât dans leurs veines, ni qu'en s'échappant de Constantinople (jusqu'en ces dernières années on interdisait rigoureusement aux musulmanes de voyager ailleurs qu'en terre musulmane) elles eussent préféré chercher refuge sur le sol de leurs ancêtres. Mais affirmer qu'elles n'étaient pas plus Turques que les Fatma et les Aïcha des cafés-concerts, voilà qui dépasse les limites de la décence.

« Et maintenant, continue M. d'Agostino, je veux vous expliquer la lointaine origine française des demoiselles Noury Bey.

« Leur grand-père, un comte de Châteauneuf, se rendit en Turquie lors de la guerre de Crimée en qualité d'officier attaché au corps expéditionnaire commandé par le maré-

chal de Saint-Arnaud. S'étant épris d'une dame turque, le comte de Châteauneuf démissionna, aussitôt la campagne finie, pour épouser celle qu'il aimait, après avoir abjuré le christianisme, la loi coranique n'admettant point le mariage entre « infidèles » et filles de « croyants ». Il entra donc dans le giron de l'Islam, adopta un nom mahométan, — Ali, Hussein, Guleiman, je ne m'en souviens pas au juste — et, par surcroît, se naturalisa ottoman en se fixant sur les rives du Bosphore.

« De cette union, naquit Noury Bey, le père des *Désenchantées* qui épousa, lui aussi, cela va de soi, une Turque. Noury Bey se sentait du reste, très Turc lui-même et suivait avec conviction les préceptes du Prophète, ce qui ne l'empêchait pas de fréquenter la haute société européenne de Pera, de s'y montrer un impeccable homme du monde et un causeur charmant. Il entendait le français à la perfection et s'exprimait sans le moindre accent exotique.

« Ses deux filles reçurent à leur tour une excellente éducation moderne. La langue

française leur était également familière ; mais elles n'en demeuraient pas moins turques — lorsque l'auteur des *Pécheurs d'Islande* commença à fréquenter le *Konak* de Noury Bey — turques jusqu'au bout de leurs ongles teintés de henné.

« En voilà assez, je pense, nous dit en terminant M. d'Agostino, pour venger la mémoire de Pierre Loti... »

26 septembre

Une bibliographie des Goncourt qui paraît aujourd'hui au Cercle de la Librairie rappelle qu'il fut fait un « carton » (c'est-à-dire une modification après tirage) pour la page 254 du tome IX du *Journal des Goncourt*, le passage cité sous la date du lundi 8 octobre 1894 ayant soulevé des réclamations de la famille Sand. Le rédacteur de cette bibliographie, M. Kündig, précise qu'une note fut insérée dans le

feuilleton de la bibliographie de la France du 17 juin 1896, note priant les libraires de renvoyer aux éditeurs (aux frais de ceux-ci) tous les exemplaires de la première édition qu'ils pouvaient encore avoir en leur possession.

Dans la première édition, la dixième ligne de la page 254 commence ainsi :

Lundi 8 octobre. — *On me contait que...*

Et le passage se termine par ces mots :

...*a été très heureuse.*

Dans la même édition, modifiée, la dixième ligne de la même page commence ainsi :

Jeudi 4 octobre. — *Meunier m'apporte aujourd'hui*... et le passage finit par ces mots :

... *un album d'échantillon de robes du* XVIIIe *siècle.*

De son côté, le *Mercure de France* rappelle que c'est aux ennuis qui aboutirent pour lui à la rédaction du « carton » que Goncourt fait allusion dans ces paroles, rapportées par Alphonse Daudet (*Ultima*, pp. 227, 228, 245, 246, 247) :

« ... Je passe diffamateur ; on m'accuse

d'avoir rompu le pacte mondain et social, on me menace de la correctionnelle... Geffroy vous a dit, n'est-ce pas? une ligne oubliée dans mon texte, le coq-à-l'âne que ça a fait... tous ces braves gens que j'ai blessés sans le vouloir. Et des menaces de procès, des volumes à retirer de la circulation. J'ai passé deux nuits sans dormir, à me tourner, à faire de ma chemise une corde à puits... »

Par chance, nous avons sous les yeux l'exemplaire de la première édition avant le « carton », ce qui nous permet de reproduire ci-dessous le passage supprimé par Edmond de Goncourt :

Lundi 8 octobre. — On me contait aujourd'hui que la grand'mère de la petite Sand, mariée au fils Lauth, un graveur toqué qui s'habillait en rose, et qu'elle quitta pour suivre un jeune homme, qui s'habillait comme tout le monde, avait gardé jusqu'à la mort, sans le faire refaire, le matelas sur lequel elle avait été très heureuse.

30 septembre

Le vingt-sixième numéro de la collection des *Cahiers Verts* qui paraît aujourd'hui est un roman intitulé *Encarnacion* qui a pour auteur Mme Aurore Sand.

« Héritière d'un grand nom et d'une grande influence..., dit la *prière d'insérer* jointe au volume, Mme Aurore Sand est la petite-fille de George Sand et elle a reçu ses leçons... »

Il convient d'ajouter que Mme Aurore Sand, veuve du peintre Frédéric Lauth, a l'honneur de figurer dans le tome IX du *Journal des Goncourt*. Mais les sept lignes qui lui sont consacrées ne figurent que dans les premières éditions ; elles provoquèrent, je le répète, des protestations qui amenèrent Edmond de Goncourt à remplacer par un texte plus innocent la fameuse phrase :

« *On me contait aujourd'hui que la grand'mère de la petite Sand, mariée au fils Lauth, un graveur toqué qui s'habillait en rose et qu'elle quitta pour suivre un jeune homme... etc.* »

Sans date

Une plaisante anecdote sur Chéron et Mac Orlan. Si elle n'est pas vrai, tant pis !

Chéron et Mac Orlan assistèrent côte à côte, mêlés aux badauds, à l'entrée des troupes françaises dans Strasbourg.

S'avancèrent les zouaves :

— Vivent les turcos ! cria Chéron.

— Je vous demande pardon, Monsieur, lui fit observer poliment Mac Orlan,ce sont les zouaves.

— Ah ! Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, vivent les zouaves !

S'avança la légion étrangère :

— Vivent les vitriers ! cria Chéron.

— Je vous demande pardon, Monsieur, c'est la légion.

— Vous croyez ? Eh bien, vive la légion !

S'avançèrent les spahis :

— Vivent les chasseurs d'Afrique !

— Je vous demande pardon, ce sont les spahis.

— Enfin, Monsieur, qui êtes-vous donc vous-même ?

— Je suis Mac Orlan.

— Et moi, je suis Chéron.

Ils s'accolèrent chaleureusement.

OCTOBRE

6 octobre

Les *Nouvelles littéraires* ont ouvert une souscription en faveur du poète Maurice Du Plessys, malade et dans le plus complet dénûment.

On lit au début de la deuxième liste publiée aujourd'hui :

M. Alexandre Millerand, Président de la République...............	500
Maurice Barrès	300
Ligueur de Neuilly...............	2
Charles Maurras................	20

Et on lit à la fin :

Emile Buré, directeur de l'*Éclair*...	100
Henri Béraud....................	500
Association des Courriéristes Littéraires	150

Cette simple lecture provoque l'enthousiasme du poète Fagus qui nous dit :

« Henri Béraud est un type épatant ! Et quelle leçon du coup administre-t-il ! Entre nous, je ne prisai jamais, surtout en ce qui concerne les lettres, cette ostentation de mendicité en partie double. Et cela me remémore la vieille légende de Forain : « Vous inscrivez : M. Lévy, de la maison Lévy, Cohn et Cie, tissus en gros, 69 *bis*, rue du Sentier : 5 francs. »

« La juste solution me parut fournie par ces admirateurs de Verlaine qui s'instituèrent en société anonyme pour acquitter périodiquement les papiers du proprio et du bistro. C'était l'âge héroïque.

« Maurice Du Plessys compte aussi des fervents dont je ne pense aucun dans la misère. Tel et tel même... n'insistons pas. On me répondra : « Ils se sont lassés à la longue. Hé ! qu'est-ce donc qu'une génération asthmatique ?

« Aussi bien, quand la souscription n'est pas faite de grosses sommes, mais de mitraille, elle s'époumone assez vite, et

quand la somme se voit assemblée, les dettes l'ont déjà dévorée. Je portais à l'ami Martineau mon modeste louis papier. J'avisai les listes ; je fus fort ému par telles et telles absences — et, spectacle plus misérable, par telle somme en regard de tel nom. N'insistons pas. J'ai rengainé mon assignat comprenant, sur le tard, que chez nous aussi, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer...

« En présence de cette exploitation d'un grabat, évoquez donc la mort hautainement tragique de Maurice de Faramond !... »

Et avant de nous quitter, Fagus nous dit encore :

— C'est promis ? Quand vous rencontrerez Henri Béraud vous lui transmettrez mes compliments ?

— Comptez sur nous, cher Fagus. Ce sera fait !

11 octobre

La grande revue littéraire qui devait paraître ce mois-ci, chez l'éditeur Albin Michel, et à laquelle on donnait comme directeurs littéraires, ensemble ou séparément, MM. Henri Béraud, Francis Carco et Roland Dorgelès, ne sera pas mise sur pied cette année.

Ce retard a pour cause le lancement, par la maison Ferenczy, d'un grand magazine que dirigera M. Raymond Escholier.

Or, Ferenczy avait sollicité, pour son magazine, la collaboration de Béraud, de Carco et de Dorgelès.

Béraud demanda l'autorisation d'Albin Michel qui lui répondit : — Je préfère que vous vous réserviez pour ma revue l'an prochain.

La même autorisation ayant été sollicitée, un mois plus tard, par Carco et par

Dorgelès, qui se rend en Indochine, Albin Michel ne fit plus la même opposition, ce qui permit à l'auteur des *Croix de bois* de promettre à Ferenczy de lui donner son « livre de bord » qu'il rédigera sous ce titre : *Entre le ciel et l'eau,* pendant les trente-cinq jours de traversée.

Béraud apprend cette nouvelle. Il est furieux.

— Cet animal de Michel, dit-il, me fait perdre dix mille francs !

13 octobre

Emile Bergerat vient de mourir. Ce contemporain d'Hugo, ce fils littéraire de Banville, offre un des plus curieux exemples littéraires de la ténacité dans la malchance. Ni au théâtre, ni par ses livres il ne connut jamais le franc succès. Il est l'auteur d'une quarantaine de volumes, poésies, romans,

essais dramatiques et critiques ; et, en dépit de ce labeur opiniâtre, il n'a guère atteint le grand public que par ses collaborations aux journaux quotidiens, particulièrement au *Figaro* où, pendant des années, il donna des chroniques, pleines de verve et de malice, sous la signature Caliban.

On lui demandait un jour pourquoi il avait pris ce pseudonyme :

« Le hasard seul en a fixé le choix, répondit-il, il ne symbolisait dans ma pensée aucun programme métaphysique ou autre. J'étais shakespearelâtre, voilà... Dans l'île de Prospero, Caliban guette aussi bien qu'Ariel les naufrages et les naufragés de la mer sociale... »

Lui était un peu le naufragé de la mer littéraire lorsque l'Académie Goncourt, oubliant les propos assez caustiques qu'avait tenus jadis sur son fondateur Caliban, l'appela, le 21 mai 1919, à succéder à Paul Margueritte.

Certes, ce jour-là, le vieux poète fut heureux ; il ne put oublier cependant qu'il venait d'atteindre sa soixante-quatorzième

année et confessa en souriant aux journalistes venus pour le féliciter que cette distinction lui aurait été plus favorable quelque dix ans plus tôt :

« Alors, j'aurais pu, dit-il, produire des œuvres que je méditais mais que les batailles de la vie m'ont empêché de réaliser. Je vais essayer maintenant, me retirant à la campagne une partie de l'année, de me consacrer à mes projets. La poésie eut toujours mes préférences. Mais vous savez que les muses ne nourrissent pas grassement leurs grands-prêtres. Il me fallut à regret déserter souvent leur culte...

— On ne nous place, dans les banquets, à la table d'honneur que lorsque nous n'avons plus de dents, constatait, sur le même ton, le sculpteur Rodin vers la fin de sa vie.

Nulle acrimonie d'ailleurs dans ces propos d'un probe écrivain et d'un grand artiste. On sentait bien en les écoutant qu'ils s'estimaient grandement privilégiés de se trouver, à leur âge, où ils se trouvaient et que, pour eux, les événements auraient pu tour-

ner plus mal encore, aussi mal que pour d'aucuns de leurs contemporains restés en route....

Y avait-il chez eux plus de sagesse que de désenchantement ou plus de désenchantement que de sagesse? Ni l'un ni l'autre peut-être ; mais simplement une manière d'équilibre physiologique qui fait horreur aux gens pressés et aux jeunes prodiges dont la publicité nous révèle chaque jour les singuliers mérites.

14 octobre

Quatre gardiens de la paix et un brigadier suffisent à barrer, dans toute sa largeur, l'étroite rue Rousselet.

Leur présence suscite l'étonnement des ménagères, qui, leur filet plein de provisions au bras, reviennent du marché de la rue de Sèvres.

— Que s'est-il passé ?... Que font ces messieurs coiffés d'un haut de forme ?... Et ces deux commissaires des pompes funèbres ?... Un grand enterrement ?... Mais où sont les couronnes ?...

Non, ce ne sont point là les funérailles d'un grand de ce monde.

Celui dont on célèbre le souvenir est mort depuis longtemps comme le rappelle cette plaque de marbre où est gravée en rouge l'inscription suivante :

JULES BARBEY D'AUREVILLY
LITTÉRATEUR FRANÇAIS
NÉ A SAINT-SAUVEUR-LE-VICOMTE
(MANCHE)
LE 3 NOVEMBRE 1808
EST MORT DANS CETTE MAISON
LE 23 AVRIL 1889.

Cette maison porte le numéro 25 de la rue Rousselet.

Parmi les vieux immeubles de cette voie étroite, elle détonne par sa façade fraîchement recrépie et toute blanche. La plaque, plus blanche encore, a été apposée à droite

de la voûte d'entrée dont les deux portes sont ouvertes. Quelques plantes, deux ou trois tentures, une tribune hâtivement dressée sur le trottoir, face à la porte cochère, une demi-douzaine de chaises en bois doré : voilà une cérémonie qui ne manquera pas de simplicité.

Dans la rue, interdite aux voitures, une centaine de fervents forment un groupe compact que traversent avec peine les passants. Ceux-ci s'arrêtent un instant, le temps de s'informer de la qualité du personnage, puis se hâtent, dédaigneux.

Un buste de Barbey d'Aurevilly, au milieu de la voûte d'entrée, semble affecter un prodigieux désintéressement de ce qui se passe autour de lui et tient obstinément fixé vers le ciel le regard éteint de ses prunelles de plâtre.

A 11 heures exactement, Mlle Read, qui fut l'amie de l'auteur des *Diaboliques*, aujourd'hui pauvre vieille, le corps ratatiné sous une capote noire, prend place sur une chaise près de la tribune et répond, avec des mines de chatte effarou-

chée et des gestes précieusement désuets, aux hommages de M. Paul Bourget dont l'œil larmoie derrière le monocle.

Nous entendons d'abord trois discours, étranges d'incompréhension, dans lesquels la louange obligatoire de l'écrivain brille du faux éclat d'innombrables épithètes nobles et pompeuses, s'en allant, comme les Pairs à la Cour de France, deux par deux.

C'est M. Georges Lalou, président du Conseil municipal et avocat, ainsi qu'il convient à un élu, qui ouvre le cycle des panégyriques. Pendant qu'il parle, un auditeur distrait — tous les auditeurs sont distraits quand M. Lalou a la parole — peut se croire au Palais de Justice, tant les lambeaux de phrase : « réhabilitation... réparer injustice... » que son oreille happe au passage, ont une allure de plaidoyer.

Mais pourquoi tous les présidents du Conseil municipal de Paris ont-ils un accent provincial, voire exotique ?

Déjà M. Peuch roulait les r... en bon Auvergnat, M. César Caire avait l'*assent* d'un originaire des Bouches-du-Rhône,

M. Lalou, plus méridional encore, si l'on en croit son teint foncé, agrémente ses considérations du doux zézaiement qu'il nous souvient d'avoir remarqué chez le boxeur nègre Battling Siki. J'ajoute qu'il a tort de ne pas suivre l'exemple de ses prédécesseurs, et de ne pas faire rédiger ses discours par M. René Gillouin.

Nous devinons sans peine que M. Aubanel prend la parole au nom de l'Ad-mi-ni-stra-tion, il tient cependant à nous le dire. C'est par sa brièveté que son discours est remarquable. Encore, pendant les cinq minutes qu'il a parlé, M. Aubanel a-t-il trouvé le temps de se demander avec inquiétude s'il convenait au représentant d'un préfet républicain de célébrer un auteur dont les convictions monarchiques étaient notoires. Heureusement, un « grand tribun », Gambetta, conserva toujours son amitié à Barbey d'Aurevilly, et Gambetta est « un précédent » de marque dont M. Aubanel ne saurait manquer de faire état.

M. Aubanel est un fonctionnaire zélé.

Le très aimable M. Jean de Castellane,

conseiller municipal du quartier, lui succède à la tribune.

Le comte de Castellane est rassuré ; il a rendu hier visite aux directeurs des quotidiens ; il en a obtenu la promesse que les journaux ne reproduiront plus le cliché habituel sur lequel le chef de M. de Castellane est déplorablement chauve. M. de Castellane a remis aux directeurs des quotidiens un autre cliché qui le montre coiffé d'un chapeau mou, et c'est cette photographie qui paraîtra.

Aussi M. de Castellane sourit-il à son auditoire.

Son discours sera très long. Naturellement, c'est le gentilhomme que va célébrer M. le comte de Castellane, et il gonflera son torse mince en parlant de « l'adorable impertinence » avec laquelle Barbey d'Aurevilly défendait ses idées monarchiques. Comme M. Jean de Castellane serait impertinent s'il était plus musclé !

Pendant son discours, comme pendant celui de M. Levatois qui parle ensuite au nom des Normands de Paris, les conver-

sations particulières se sont engagées entre auditeurs pareillement pressés entre les deux trottoirs et pareillement indifférents à l'éloquence municipale. Mon confrère Géo London oublie son titre de secrétaire général des Folies-Bergère pour se rappeler qu'il est le vice-président des Informateurs religieux et fait assaut de politesses avec un ecclésiastique mal rasé auquel il veut absolument céder sa place.

Au premier rang des auditeurs, M. Michel Misoffe commente et loue l'érudition de son collègue. Aimerait-il Barbey d'Aurevilly? M. de Castellane lui aurait-il prêté les *Diaboliques* ou n'est-il là que par amitié pour l'orateur?

L'huissier annonce M. Paul Bourget. On se tait. Le grand romancier, en montant à la tribune, ne quitte ni son pardessus aux revers bordés d'une ganse de satin, ni son monocle, attaché par un cordonnet de soie noire, ni sa canne. Celle-ci est en bois jaune, son pommeau est incrusté de lamelles d'acier : c'est le propre stick du comte d'Orsay, un Fouquières du temps jadis.

Sur l'auditoire attentif le Maître a promené le regard de ses yeux lourds. Il s'est arrêté un instant, avec complaisance, sur une jeune fille, juchée sur l'étal de l'épicier voisin, brune sous un béret de velours noir, « diabolique » au sourire éclatant.

Dès les premiers mots de l'écrivain, nous savons que son discours décevra tous ceux qui aiment à trouver dans l'œuvre de Paul Bourget de profonds développements philosophiques. L'orateur s'est attaché à faire revivre celui dont il parle, et telle est la magie d'un souvenir ému, que, des paroles mouillées du romancier se dégageait un étrange enchantement. Nous tous, qui n'avons pas connu Barbey d'Aurevilly, qui n'aimons point sa grandiloquence, nous l'avons vu parcourir au bras de Paul Bourget les vieilles rues du quartier des Invalides, alors qu'il rentrait de faire une visite à François Coppée, dans un coin de Paris où logeaient Taine et Ernest Renan. Nous l'avons entendu, somptueusement vêtu, dans sa pauvre et clinquante chambre de la rue Rousselet, prononcer de ces phrases

magnifiques dont l'étincelle semblait empruntée au cliquetis des épées.

Et comme, l'index tendu vers la fenêtre de cette chambre, M. Paul Bourget évoquait le souvenir de celui qui fut son ami, on vit un flot de sang empourprer son visage. Le monocle, échappé au sourcil subitement détendu, resta attaché sur la poitrine du romancier, balancé à chaque mouvement de son buste, et, la voix, entrecoupée de sanglots contenus, l'orateur, étreint par une émotion que l'on sentait vraie, eut un geste dans lequel on devinait l'affreuse angoisse de vieillir, puis balbutia : « Je ne puis plus... pardonnez-moi... l'émotion... toute ma jeunesse... »

Et dès lors c'est d'une voix lointaine qu'il continue son discours. Vaincu par le souvenir, le maître épelle comme un élève. A chaque instant il doit revenir sur sa lecture pour reprendre des phrases qu'il a mal dites. Les boutades qu'il cite ne le font pas sourire, aussi est-il heureux de parvenir au terme de sa tâche et de clore son discours en rappelant la haute probité de Barbey d'Aure-

villy et son détachement suprême des injustices du temps. Cette phrase de l'auteur des *Diaboliques* qui met le point final au douloureux devoir de M. Paul Bourget nous a paru résumer heureusement tout un caractère, et les admirateurs de l'écrivain normand sauront gré à l'orateur de l'avoir choisie.

« Je lave la vaisselle dans les journaux, disait Barbey d'Aurevilly, mais comme saint Bonaventure, c'est avec des mains de cardinal. »

C'est avec des mains de prêtre que M. Paul Bourget, le corps penché vers ses fidèles, son monocle serré entre le pouce et l'index comme une hostie, dessine à l'intention de la foule louangeuse un geste de bénédiction.

15 octobre

A la Bibliothèque Nationale. Un des habitués s'approche de M. Elémir Bourges, qui renversé dans un fauteuil et tout enveloppé dans sa pelisse semble rêver, dormir peut-être.

— Comment allez-vous, cher Maître?

L'auteur des *Oiseaux s'envolent* regarde un instant son interlocuteur avant de le reconnaître ; puis il sourit péniblement, serre la main qui lui est tendue et répond d'une voix à peine perceptible :

— Ah ! il est si stupide de parler de soi et c'est si difficile...

L'habitué s'éloigne sans insister : il se rend compte qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui pour obtenir de M. Elémir Bourges une opinion sur le *Journal inédit des Goncourt* ou sur le favori du prochain prix Goncourt.

Même jour

Hier dimanche, à Valvins, on a commémoré Mallarmé mort depuis vingt-cinq ans. Journée mélancolique et sereine et qui laissera dans le souvenir de ceux qui étaient là une belle image de pourpre, d'or et de

bleu pastel. Tout le long de la route de Valvins, des guirlandes de vigne-vierge semblaient avoir été suspendues pour la circonstance. Un vent frais soufflait, le soleil brillait, une humidité pénétrante flottait sous les branches de la forêt. Des odeurs de moisissure s'élevaient du sol matelassé de feuilles mortes.

Près du pont de Valvins, il y a un petit restaurant auquel on accède par un escalier de pierre et où, après la visite au cimetière, les admirateurs de Mallarmé s'étaient réunis pour déjeuner. On ne prit point l'apéritif, mais longtemps avant de se mettre à table les fidèles venus de Paris causèrent sur la route et sur les marches de l'escalier, à voix presque basse. Poignées de mains furtives, présentations discrètes, et sur la plupart des visages cette marque terrible des années...

Conformément à la mode du temps de Mallarmé, Henri de Régnier, un épais foulard gris autour du cou, portait une couverture sur les épaules. Edouard Dujardin à qui revient l'honneur d'avoir organisé cette

petite fête promenait de groupe en groupe son froid sourire de philosophe américain. On se montrait aussi Mme Moréno. Mme Rachilde, MM. Fontainas, Robert de Souza, Vallette, Royère, etc., et même un journaliste, M. André Billy, venu là on ne sait pourquoi.

Quelqu'un s'étonne de l'absence de Gustave Kahn.

— Ignorez-vous, cher ami, qu'il est fâché avec Dujardin ?

— Et Vielé-Griffin ?

— Fâché avec Henri de Régnier !

Amitiés de jeunesse tournées à l'aigre, plus tristes encore que les rides...

Un charmant jeune homme, à la peau de vieil ivoire et aux longs cheveux noirs flottant comme ces crinières qui servent d'enseigne aux coiffeurs : le prince Iukanthor, futur roi du Cambodge, disciple de Claudel et de Mallarmé. Il avait écrit un livre sur les ruines d'Angkor et obtenu du Ministre des Colonies Albert Sarraut la promesse d'une préface, mais le ministre n'écrivit point la préface et conserva le manuscrit que le jeune prince n'osa jamais lui réclamer.

Enfin, le déjeuner commence, dont le menu gardera jusqu'à la fin un caractère gentiment suburbain. Dans l'encadrement des fenêtres, les remorqueurs glissent comme sur un écran. On entend dans le fond de la salle Rachilde qui pousse des cris ; elle dit qu'elle a pris l'auto en horreur. Luc Durtain au contraire ne tarit pas d'éloges sur la motocyclette qu'il vient d'acheter et dont il s'est servi pour venir ici, ainsi que l'attestent les bandes molletières enroulées autour de son pantalon à rayures.

André Breton et quelques « dadas » n'ont pas trouvé de place et sont furieux ou feignent de l'être.

Des écrivains hollandais et scandinaves écarquillent des yeux pleins de candeur et d'admiration.

Mais voici le moment venu d'aller inaugurer le médaillon de Mallarmé, la maison est de l'autre côté de l'eau, exactement à Cayenne, désignation à sonorité péjorative dont le poète était navré.

Près de la petite maison, une briqueterie.

On se tasse dans le jardin. Royère gra-

vit quelques marches du perron, tire un papier de sa poche et lit un discours d'ailleurs excellent au milieu duquel quelqu'un se met à applaudir sans que personne sache pourquoi.

— Pas de récitations de poèmes ! avait décidé Dujardin pour éviter l'encombrement.

Il se produisit alors quelque chose de touchant. Un jeune poète qui avait apporté quelques vers dans l'intention de les déclamer, se les lut à lui-même, en silence, et l'on pouvait voir par dessus son épaule, en haut de la page manuscrite, ce titre :

A Stéphane Mallarmé

Au retour, comme Henri de Régnier traversait le pont de Valvins dans l'auto de Vallette, les « dadas » crièrent :

— A bas l'Académie ! A bas Régnier !

Quand à vingt ans il venait rendre visite à Mallarmé, le poète de la *Cité des Eaux* ne se doutait certainement pas qu'un jour des jeunes gens le conspueraient sur ce même pont de Valvins et lui reprocheraient sans aménité de ne plus avoir leur âge.

19 octobre

Les *Nouvelles littéraires*, ayant eu l'excellente idée de demander une interview au président Mazarik, s'attendaient à recevoir de celui-ci une acceptation ou un refus par l'intermédiaire d'un chambellan. Mais le président Mazarik est un homme simple et qui n'y va pas par quatre chemins. Il décrocha l'appareil téléphonique et demanda le numéro des *Nouvelles littéraires*.

— Allo.... Les *Nouvelles littéraires*?

— Oui...

— Ici le président Mazarik.

— Le président quoi?

— Mazarik.

— Veuillez prononcer plus distinctement.

— Ma-za-rik.

— Monsieur, ce nom ne nous dit rien du tout.

Et la personne qui était au bout du fil, aux *Nouvelles littéraires*, raccrocha le récepteur.

C'était M. Frédéric Lefèvre.

Mais le malentendu finit par se dissiper puisque huit jours plus tard, les *Nouvelles littéraires* publiaient une interview de M. Mazarik par M. Lefèvre, qui apprit ainsi à connaître l'éminent homme d'État.

20 octobre

Un jeune écrivain va voir M. Poincaré dans son cabinet du quai d'Orsay.

A l'issue de la conversation, entre les deux battants de la porte :

— Dites-moi donc ce qu'il faut lire de Paul Claudel, s'inquiète le président du Conseil.

25 octobre

Voici le jour anniversaire de la fondation de l'Institut par Bonaparte. Chaque année cette date est commémorée par une séance solennelle sous la coupole.

Aujourd'hui c'est M. Théophile Homolle qui préside.

Chaque académie a délégué un de ses membres pour prendre la parole en son nom. L'Académie des Sciences Morales et Politiques a chargé de ce soin le baron Ernest Seillière. Il est l'un des membres les plus actifs de cette compagnie. Presque chaque samedi il y donne lecture d'une étude écrite pour la *Revue des Deux-Mondes* ou quelque autre publication.

Grand, légèrement corpulent, affligé d'un dandinement perpétuel, les cheveux blancs coupés en brosse, une moustache, blanche copiée sur celle des grognards de l'Em-

pire, M. le baron Ernest Seillière a parfaitement l'allure d'une demi-solde, peut-être pour qu'aucun doute ne puisse subsister sur l'origine impériale, c'est-à-dire récente, de sa noblesse. On peut le voir chaque samedi, ou à peu près, franchir vers une heure et demie, sans hâte, le pont des Arts, traverser prudemment la chaussée, gagner la cour de l'Institut et pénétrer dans le vestibule où il s'arrête.

Là, il dépose sur une banquette, ses papiers, sa canne. De sa poche, il sort une paire de gants qu'il met avec le plus grand soin, puis s'achemine vers la salle des séances.

Jamais il n'a franchi le seuil de cette salle sans s'être auparavant ganté. Pendant les deux heures que siège la compagnie il reste ganté.

Baron, baron, pourquoi toujours offrir à vos confrères une main gantée?

On nous apprit dans notre enfance qu'on ne doit entrer dans un salon — et une Académie n'est-elle pas un salon? — qu'après s'être déganté la main droite, ce qu'on doit

faire à plus forte raison quand il s'agit de serrer une main amie.

Pourquoi négliger cette règle de savoir-vivre puérile et honnête?

Même jour

Un rédacteur de l'*Echo des Sports* me raconte que parmi les «travailleurs» les plus assidus des salles de sport de l'Automobile-Club de France figure M. Abel Hermant. Son âge ne l'empêche pas de mettre chaque jour les gants de boxe pour faire assaut avec le professeur Debec.

Or, l'autre matin, à la suite d'un round où il avait forcé l'allure, le littérateur sollicita en ces termes l'avis du maître : « Eh bien, que dites-vous de mes progrès? »

Lors, Debec, avec une déférence qui n'excluait pas une pointe de condescendance : « Pas mal, monsieur Hermant, pas mal ! Malheureusement, il y a une chose que vous n'aurez jamais. C'est le style ! »

Même jour

M. Salomon Reinach a fait cet après-midi une curieuse communication à l'Académie. Ce que Pausanias lui-même ignorait, M. Salomon Reinach vient de le découvrir. Il ne s'agit de rien de moins, en effet, que de l'origine du célèbre groupe des Trois Grâces.

M. Salomon Reinach est incontestablement le plus érudit de tous les professeurs qui composent l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il en est aussi l'un des plus anciens membres, ayant été élu en 1896.

Comme son frère Théodore, il ne manque pas un vendredi. Mais ils y viennent séparément.

Théodore porte toujours sous son bras une énorme serviette qu'il dépose à sa place en arrivant. Il s'assied, ajuste son binocle, ouvre la serviette, en tire livres et revues,

qu'il parcourt pendant tout le temps que dure la séance, coupant par instant les pages d'une publication avec un coupe-papier en os qu'il conserve dans sa main et dont parfois il se gratte la tête.

Salomon porte invariablement une redingote noire à revers de soie ; il s'assied au milieu de la salle, légèrement renversé sur son siège, il écoute, les yeux mi-clos, jouissant, semble-t-il, de la lecture qu'il entend, qu'elle porte sur l'archéologie, la préhistoire ou sur la numismatique.

Quand la lecture est finie, et que le Président demande : « Quelqu'un a-t-il des observations à présenter sur la communication de M. X. ? » on entend invariablement Salomon Reinach qui demande la parole.

Alors il se renverse un peu plus sur sa chaise, les pieds en avant, les paupières un peu plus fermées.

Il parle lentement, nettement, avec des accents brefs et hauts.

Et sur tous sujets il est également compétent. A-t-on parlé des Chinois, il fait de

judicieuses remarques, étonne par sa connaissance de l'Empire des Célestes. S'est-on occupé d'archéologie assyrienne, il fait de savantes observations.

Les Egyptologues redoutent ses interventions, les Hellénistes ne le craignent pas moins. Havet, le latiniste, hésite à produire devant lui une affirmation...

29 octobre

M. Clément Vautel ayant annoncé qu'il allait tirer une pièce en cinq actes de *Candide*, les membres du « Bassin de Radoub » envoient aux journaux une note dans laquelle ils disent leur intention de tirer un roman de l'adaptation que va donner M. Vautel.

31 octobre

Les Académiciens Goncourt se sont réunis aujourd'hui, chez Drouant, pour y tenir leur première réunion mensuelle de la saison 1923-1924.

Elémir Bourges en villégiature dans le Midi ; Lucien Descaves gardant son attitude boudeuse, Bergerat mort, sept académiciens seulement assistaient au déjeuner.

Le bruit avait été répandu dans la presse que serait fixée au cours de cette « séance » la date de l'élection du successeur de Bergerat, aussi quelques journalistes faisaient-ils mélancoliquement les cent pas devant la porte du restaurant.

Celle-ci s'est ouverte brusquement. En coup de vent Roland Dorgelès est sorti de l'établissement. L'air étonné, il a regardé tous ses confrères, non moins ébahis que lui :

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe?

— C'est aujourd'hui qu'on vous élit dixième membre de l'Académie Goncourt, réplique quelqu'un.

Dorgelès ne comprend pas. On lui explique la coïncidence qui l'a fait déjeuner en même temps que les sept. Il en rit, puis, une pile de livres sous le bras, hèle un taxi qui l'emportera avec sa mère et sa femme vers une destination inconnue.

Quelques secondes, Roland Dorgelès, sans taxi et sans livres, apparaît à nouveau, toujours courant.

— Ça fait quinze jours que je cherche Ajalbert sans pouvoir le joindre. Quelle belle occasion pour lui demander des tuyaux sur l'Indo-Chine !

Quelques minutes après, Roland Dorgelès redescend à toute vitesse l'étroit escalier du restaurant et rejoint en courant son taxi, ses livres, sa mère et sa femme.

Les sept déjeunent plus longuement que de coutume, aujourd'hui.

A 14 h. 30, Léon Daudet, énorme, roule plutôt qu'il ne descend jusqu'au vestiaire.

— La meilleure fourchette de l'Académie, sourit un reporter.

— Que non, répond M. Drouant. C'est Ajalbert qui mange le plus. C'est chaque fois, pour moi, un sujet d'étonnement que de voir sa façon de déblayer les plats.

Une demi-heure encore pendant laquelle on discute les chances des candidats ; puis un remue-ménage dans l'escalier. Pesamment les Académiciens descendent, Geffroy en tête, comme il convient au président, l'air souffreteux.

Interrogé, il répond d'une voix lasse :

— Nous avons six mois pour élire un successeur. A quoi bon nous presser ? Aujourd'hui nous avons commencé à parler des livres que nous avons reçus. Pour ma part, j'ai dû en lire près de deux cents.

— Vous en recevez autant chaque année ?

— Cette année il y en a plus encore que d'habitude. Enfin, c'est tout ce que je puis vous dire. Notre prochain déjeuner a lieu le 28 novembre. Pour le successeur de Bergerat, nous ne sommes pas pressés. Nous avons six mois... Ce ne sera pas avant avril.

Les autres académiciens approuvent.

Dehors, devant le taxi où doit monter Ajalbert, quelques personnes attendent. La corpulence du conservateur de Beauvais fait sensation.

Il grimpe avec difficulté dans la voiture.

— T'as pas entendu les ressorts qui *râlaient* quand le gros *maous* a grimpé ? dit un chasseur à l'oreille d'un camarade.

31 octobre

En reproduisant la lette adressée par Georges Courteline à M. Alphaud et dans laquelle l'auteur de *Boubouroche* déclare que « rien ne pourra le décider à franchir le seuil de l'Académie Goncourt, dut-on l'y conduire à coups de trique », Léon Treich, de l'*Éclair*, ajoutait :

« Lorsque sur la proposition de Descaves sa candidature à l'Académie Goncourt fut discutée, quelqu'un s'écria :

— Ce n'est qu'un vaudevilliste !

« Ce quelqu'un était Elémir Bourges, dont l'opinion fut partagée par quelques-uns des académiciens, et non des moindres. »

Précisons. Aux côtés de M. Elémir Bourges se rangent parmi les plus irréductibles adversaires de Georges Courteline, MM. Gustave Geffroy, Léon Hennique et Henry Céard.

Ce dernier a même écrit, lorsqu'il était critique dramatique à *l'Evénement*, un compte rendu de *Boubouroche* qui est bien amusant à relire aujourd'hui. Antoine résume ainsi ce compte rendu à la page 289 de ses « Souvenirs » sur le Théâtre libre :

29 avril 1893

« Hier soir, la pièce de Courteline a été un triomphe ; on a rarement vu une salle s'amuser comme ça. Céard, que cela ne rend pas de bonne humeur, écrit ce matin dans l'*Événement* que *Boubouroche* est une simple plaisanterie qui n'eût pas été déplacée sur la scène d'un Déjazet quelconque. »

Cette appréciation n'a-t-elle pas au moins le mérite d'apparaître aujourd'hui aussi farce que *Boubouroche* ?

Pour tout dire, Courteline n'a guère que deux partisans fidèles à l'Académie Goncourt : MM. Lucien Descaves et Léon Daudet.

Un lundi d'octobre

L'Académie des Sciences siège dans le brouhaha habituel de ses séances.

L'hiver venu, il fait froid au dehors ; la nuit est tombée. Les lustres répandent une lumière pâle et atténuée par les hautes boiseries de chêne. Dans la salle, on va, on vient, chacun cause avec son voisin. Le président, le menton sur sa main, semble écouter cependant qu'à son côté le secrétaire perpétuel, M. Picard, s'entretient avec un membre de la compagnie.

Debout près du bureau, les journalistes s'efforcent d'entendre ce que dit l'orateur.

Celui-ci est face au président. C'est M. Bouvier, un vieillard à cheveux blancs,

longs et broussailleux. Il a des bras qui paraissent démesurément longs. Tout son corps est maigre et long, son nez est long et pointu, sa barbe pointue et longue. M. Bouvier remue sans cesse nerveusement, il parle les yeux levés, se tourne de droite à gauche et de gauche à droite. M. Bouvier, qui a étudié les insectes et les crustacés, fait songer lui-même, quand il gesticule et qu'il étend les bras, ouvre et ferme les doigts au cours d'une explication, à un homard qui tenterait d'attraper quelque chose.

M. Bouvier est un de ces savants modestes, désintéressés et éminemment sympathiques, qui travaillent incessamment — les comptes rendus de l'Académie en témoignent. Il s'est penché avec curiosité sur tout ce petit monde des fourmis et des insectes. C'est une manière de poète, et comme tous ceux qui vivent dans leur rêve, s'il a enrichi de gloire son pays, lui ne s'est guère enrichi.

M. Bouvier entend être le maître absolu dans son domaine. Certain jour, un membre de la compagnie parlant des mouches, on put voir M. Bouvier s'agiter, remuer fébri-

lement les mains. Pourtant il réussit à calmer son impatience et son indignation et quand son collègue eut terminé, M. Bouvier se hâta de demander la parole.

Il tenait sa revanche. Ah ! il fallait le voir alors se diriger à son tour vers la table. De quelle allure fière et décidée il s'y rendait ! La tête haute, ses cheveux blancs dressés sur la tête il semblait dire : « A moi les reptiles, les crustacés décapodes, les sauriens, les insectes ! Qui oserait contester mon règne sur eux ? »

Et de sa voix puissante, ferme, lyrique par instant, M. Bouvier décrivit l'influence du chaud et du froid sur l'accroissement des mouches bleues.

— Mais oui, vous savez bien, disait-il tourné vers celui qui tout à l'heure parlait d'un de ses sujets, ces mouches magnifiques, métalliques que l'on trouve sur les cadavres et sur les excréments...

NOVEMBRE

1er novembre

Le *Mercure de France* commence la publication d'un roman intitulé *Elodéa ou la roue de la Fortune* et qui est signé Saint-Marcet.

Ce nom est un des pseudonymes du comte de Comminges qui s'est toujours diverti à publier ses œuvres d'imagination sous des signatures différentes.

C'est ainsi qu'au *Mercure* il signa Berthe Genlis la *Zone Dangereuse*, roman qui fut attribué à tort à M. Louis Dumur ; bien avant la guerre, il donna ces deux noms d'emprunt : Ginko et Biloba, comme ceux des auteurs du *Voluptueux voyage ou les Pèlerines de Venise*; et, souvent, on lui prête la demi-paternité de *Marmouset*.

M. de Comminges qui, en 1914, était maire de la commune de Clairoix, dans l'Oise, à quatre kilomètres de Compiègne, n'a guère signé de son nom que certains ouvrages

hippiques, tels que le *Cheval de selle en France*, l'*Equitation des gens pressés*, les *Races chevalines allemandes et françaises*, etc.

Il vient pourtant de signer un roman distingué et badin, la *Comtesse Panier*, où, selon l'expression de M. Pierre Lièvre, passent « de grandes créatures, minces, agiles et souples, qui savent marcher à pied ».

Novembre

Le mardi, jour de séance de l'Académie de Médecine, si vous flânez rue Bonaparte, les autres jours devant l'Institut, vous y verrez un personnage de taille moyenne. Il porte en toute saison un chapeau mou gris à haute calotte ronde, un long pardessus noir, de gros souliers, parfois un cache-nez gris.

C'est un peu un uniforme, une tenue invariable, comme celle qu'avait adoptée le charmeur d'oiseaux des Tuileries, qui, il y a quelques années, avant la guerre, passait ses après-midi à nourrir des moineaux et à

se faire entourer de badauds dont quelques-uns, s'obstinant à marcher sur les pelouses pour mieux voir, l'obligeaient à s'éloigner en maugréant.

Celui-ci ne nourrit pas les moineaux parisiens. Il fait quelques pas ou plutôt il tourne sur place, les deux mains dans les poches quand il fait froid, souvent un bout de cigarette au coin de la bouche qu'ornent encore quelques dents jaunies. Il attend la sortie des Académiciens. C'est le mendiant de l'Institut.

Un ancien étudiant en médecine, disent les uns, un poète malheureux, affirment les autres. Que sait-on? Il a ses clients attitrés, M. Henri de Régnier est du nombre.

10 novembre

Les *Nouvelles littéraires* publient en tête de leurs colonnes un article nécrologique de la comtesse de Noailles sur M. Henri Gans, dont beaucoup de personnes appren-

dront ainsi la mort en même temps que l'existence.

Ce M. Gans était, paraît-il, un très vieil et très cher ami de la brillante poétesse.

A ses obsèques, la douleur de celle-ci faisait peine à voir.

Dans son égarement, elle alla jusqu'à jeter sur le cercueil son manteau d'académicienne belge.

Ce geste simple mais grand et digne de l'antique émut vivement l'assistance.

15 novembre

Voilà deux fois que M. Marcel Boulenger signe sa chronique du *Figaro* Boulanger, avec un *a*.

On se perd en conjectures sur le sens de cette modification orthographique...

Jeudi 15 novembre

Est-ce par superstition que l'Académie Française choisit, pour faire ses élections, un 15? Ce fut le 15 décembre 1921 qu'elle vota pour la première fois, afin de donner un successeur à Jean Aicard. C'est le 15 juin 1922 qu'elle recommença sans plus de succès. Aujourd'hui, on va une fois encore tenter l'expérience.

Pour éviter le retour des regrettables manifestations auxquelles donna lieu l'élection de M. Célestin Jonnart, on a décidé que seuls seraient admis dans le vestibule les porteurs de cartes spéciales. Un agent en bourgeois garde la porte. Sa consigne est sévère. Il l'observe avec rigueur. M. Henri de Régnier est venu le premier, à pied, coiffé d'un chapeau mou gris, la moustache tombante et mélancolique, le monocle vissé à l'œil, le pardesssus râpé — bref,

l'Henri de Régnier de tous les jours, à la silhouette immuable.

Après lui voici Jean Richepin, venu lui aussi à pied, les deux mains dans les poches.

On a dit à l'agent en bourgeois qu'il ne doit ouvrir qu'aux personnes munies de cartes blanches. Aussi demande-t-il à M. Jean Richepin :

— Vous avez votre carte?

— Ma carte? Quelle carte?

— La carte blanche..

Et comme le poète n'a pas « sa carte blanche », on va lui refuser l'entrée, mais il s'écrie :

— Je suis le maréchal Richepin!

Et cela suffit pour qu'on le laisse passer.

Anatole France est venu en automobile, une voiture magnifique, somptueuse... Il a été accueilli par le petit remous que provoque toujours sa venue. Les photographes se sont hâtés vers leurs appareils, et lui, est passé, souriant, coiffé du même chapeau marron qu'il avait les fois précédentes.

C'est même curieux, on dirait qu'ils se

sont donné le mot pour revenir vêtus comme aux trois ou quatre scrutins antérieurs. Ainsi M. Poincaré a le même petit chapeau mou gris...

Deux heures ! Ils sont tous là-haut... à l'exception du directeur, M. Jules Cambon.

Le voici, un peu en retard, qui se hâte vers l'escalier. En bas, on discute les résultats probables. Il n'y a guère dans le vestibule que des journalistes, bloc-notes et crayons en main.

L'Académie, dit-on, ne va pas encore se mettre d'accord : Dorchain en bénéficiera, il sera élu. Il n'est pas possible qu'une fois de plus on fasse scrutin nul.

Voici l'huissier, affairé, qui apporte le résultat du premier tour. Il appelle : M. Hermant (il prononce : *Hermann*) 11 voix ; Madelin 13 voix. Mais on ne l'entend pas. Alors, nerveux, un assistant lui enlève la feuille et hurle plutôt qu'il ne crie :

Hermant : 11 voix
Madelin 13 voix
Dorchain : 6 voix.

Encore une fois c'est à recommencer... Et trois fois on recommencera, et on ajournera l'élection parce que, décidément, on ne peut s'entendre...

L'élection d'Edouard Estaunié étonnera, celle d'Henri-Robert ne causera aucune surprise. Après quoi ce sera fini. Les uns après les autres les trente électeurs s'en iront, car ils étaient tous là, ceux qui ont le droit de voter, et c'est assez rare.

Au passage de l'un ou de l'autre, on conte une anecdote.

— Vous savez, le maréchal Lyautey, eh bien, c'était un fidèle de l'*Action Française*. Il donnait mille francs à chaque souscription. Quand ce journal eut publié le *fac simile* des bulletins de vote de l'élection Jonnart-Maurras, il fut tellement indigné qu'il envoya son chef de cabinet à Léon Daudet pour lui dire que, désormais, il cessait de faire partie de l'*Action Française*.

Anatole France passe, avec le même sourire que tout à l'heure.

— Il est arrivé en même temps que Poincaré à l'entrée de la salle des séances. Le

Président du Conseil s'est effacé pour le laisser passer en disant : « Le gouvernement s'incline devant le génie », à quoi France répondit : « Ne dites pas cela, vous me faites de la peine » et il passa quand même le premier.

René Doumic est souriant. « C'est l'échec d'Hermant, qui le rend joyeux », dit quelqu'un. Pourtant il a été battu au fauteuil Ribot pour lequel il faisait campagne contre Henri-Robert, avec M. Poincaré, pour M. Paléologue.

Les trente sont partis, les photographes, les journalistes s'en sont allés, la cour est redevenue déserte, traversée seulement par de rares personnes qui empruntent ce passage commode pour gagner le pont des Arts ou la rue Mazarine.

A propos de l'histoire de la publication des bulletins par l'*Action Française*, que me remet en mémoire l'anecdote relative au maréchal Lyautey, voici ce qui s'est passé.

Les jours d'élections, après le dépouillement, on jetait négligemment les bulletins

sous le bureau où ils restaient deux ou trois jours. De sorte que le vendredi, lors de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui siège dans une salle contiguë à celle de la Française, rien n'était plus facile à un curieux que d'entrer dans la salle de la Française et d'y recueillir les bulletins. On le savait. On se l'est rappelé le jour de l'élection de M. Célestin Jonnart, on s'en est souvenu le lendemain. Quelqu'un est venu exprès qui a fait l'opération nécessaire, puis s'en est allé en emportant tous les bulletins au nom de M. Charles Maurras, et quelques jours plus tard l'*Action Française* a pu les publier en *fac simile.*

Cela n'empêcha pas M. Marcel Prévost d'affirmer qu'il avait déchiré chaque bulletin et M. Robert Régnier qu'il les avait fait brûler le soir même....

Même jour

Devant l'Institut, deux académiciens qui viennent de prendre part au scrutin fatal, échangent des impressions.

— Savez-vous, dit l'un, que cet Abel Hermant est étonnant? Il passe ses matinées à dicter de la copie à de jeunes secrétaires, et cela sans s'interrompre un instant de faire sa toilette, de prendre son bain, de se laver les dents. On m'a même assuré qu'il dictait jusque sur le trône de ses W-C, lesquels sont installés dans son cabinet de toilette, et qu'il ponctue d'exclamations sonores — vous entendez bien ce que je veux dire — ses belles phrases imitées de nos meilleurs classiques...

DÉCEMBRE

2 décembre

Les Corps et les Institutions ont des journalistes à leur image. Les journalistes chargés du compte rendu de leurs travaux leur témoignent d'abord un respect sincère et finissent quelquefois par s'intéresser à leurs séances. C'est alors pour eux le commencement d'un déclin rapide. C'en est fait de leur personnalité ; le député, le sénateur, le conseiller municipal, le juge, l'académicien représentent pour eux ce qu'ils ne seront jamais, mais qu'ils souhaiteraient d'être. S'ils ne peuvent y parvenir, du moins réussissent-ils à les imiter. Ils prennent alors leur vocabulaire, leurs tics, leurs manies, leur air digne. Ils cessent de dire : *l'Académie*, par exemple, mais parlent de : *notre Académie*. Ils s'expriment tout naturellement au pluriel : « Nous n'avons pu donner un successeur à Jean Aicard,

mais je crois bien que nous parviendrons à nous mettre d'accord pour la prochaine élection, » ou bien « Nous nous occupons de ce fauteuil, mais, vous comprenez, il est encore prématuré de faire des pronostics ».

Le journaliste qui « fait l'Institut », comme on dit, néglige sa tenue à l'instar des Immortels, volontiers il porte les cheveux longs et ne tarde pas à changer son lorgnon pour des lunettes, — c'est plus académique. Le pantalon à carreaux noirs et blancs recueille tous ses suffrages, et si sa boutonnière s'orne quelque jour d'un ruban rouge, sa joie est complète puisqu'il risque en sortant des séances, d'être pris pour un « maître ».

Il adopte une place qui varie avec chaque académie mais qui est « sa place », que nul n'oserait usurper. Arrive-t-il qu'un intrus s'y installe, il s'avance, majestueux, le touche à l'épaule et attend.

L'intrus, qui ne comprend pas, le regarde. Il lève alors la main dans un geste vague qui ne signifie rien et que l'intrus ne comprend pas encore.

Alors, las, il déclare d'une voix qui cherche à rester calme.

— Il y a trente ans que je fais les Académies.

Et si l'autre ne comprend pas encore, il ajoute, après un temps de silence et la voix légèrement émue cette fois :

— Vous êtes à « ma place ».

Il a collectionné avec soin toutes les publications de l'Institut. Souvent on l'a vu regagner son domicile, emportant sous son bras les fascicules bien connus des Académies, de format in-quarto et à couverture verte où se profile la Minerve casquée. Il en a toute la collection depuis trente années, mais il ne les a jamais ouverts. Il vit heureux et jouit de la considération des Immortels dont il serre la main en échangeant avec eux des vues sur la température.

Le journaliste qui « fait les Académies » a les mœurs douces et rangées d'un petit fonctionnaire. Il en a aussi les habitudes. Chaque soir il se rend dans le même café où il joue aux dominos.

Il y a trente ans, il fit pour la première fois le compte rendu d'une séance académique et pour la première fois se rendit le soir venu dans ce café où il joua sa première partie de dominos. Depuis il y est venu chaque soir. Il y a trouvé longtemps les mêmes partenaires. Avec eux il a joué chaque soir jusqu'à dix heures. Il y a trente ans, trente longues années... Ses partenaires s'en sont allés, depuis, un à un. Entre deux séances, il les a conduits au cimetière. Aujourd'hui, il ne reste que lui. Il demande quand même le jeu de domino et il est à lui-même son propre partenaire.

Décembre

M. Henri-Robert, nouvel académicien, a reçu, comme il est d'usage au lendemain d'une élection, des lettres et des cartes de félicitations innombrables.

L'une des premières, une lettre de quatre

pages, toute pleine de compliments et de louanges enthousiastes, était signée Raymond Poincaré.

M. Raymond Poincaré a fait campagne ardemment pour M. Paléologue, contre Henri-Robert « avocat dont la réputation est surfaite, je vous assure », répétait-il à ses confrères.

Palinodie ou *fair play* ?

7 décembre

Le prix Goncourt a été attribué pour la vingt et unième fois.

Un seul tour de scrutins : M. Lucien Fabre, auteur de *Rabevel*, a obtenu 7 voix ; M. Thierry Sandre (*Mienne*), une ; M. Eugène Marsan (*Passantes*), une.

Les Dix qui, depuis le décès d'Émile Bergerat, ne sont plus provisoirement que neuf, n'étaient pas tous présents. MM. Lucien Descaves et Léon Daudet ont voté par correspondance.

Le déjeuner fut morne. Un journaliste

de l'*Éclair*, M. Espiau, qui s'était déguisé en maître d'hôtel pour servir les convives, n'a glané que des propos insignifiants de M. Céard, sur la fraîcheur douteuse de la barbue et la saveur piquante des vins.

M. Lucien Fabre a obtenu les suffrages de MM. Gustave Geffroy, Lucien Descaves, Jean Ajalbert, Rosny jeune, Rosny aîné, Elémir Bourges et Léon Hennique. M. Thierry Sandre a eu la voix de M. Henry Céard, et M. Marsan celle de M. Léon Daudet.

Le résultat était acquis dès la veille...

A noter que l'éditeur Payot, qui avait déjà refusé *Maria Chapdelaine*, a également refusé d'éditer *Rabevel*.

Samedi 8 décembre

Il pleut, il pleut... Le jardin des Tuileries est détrempé. Partout des parapluies dégoulinent et cependant, le long de la rue de Rivoli, la foule curieuse que la pluie ne saurait rebuter, regarde passer l'enterre-

ment de Maurice Barrès. Entre deux parapluies, on aperçoit un képi de garde républicain galonné de rouge, une baïonnette qui brille un peu, si peu, sous le ciel pluvieux, et c'est tout... On entend nettement dans le silence — car c'est le silence le plus complet — le piétinement des gens du cortège. Et ce sera ainsi jusqu'à Notre-Dame.

Le parvis est lugubre, avec sa tribune érigée en plein milieu et dont la pluie a inondé les tentures noires à broderies d'argent, tribune d'où nul ne parlera mais où s'abritent pour l'instant les gardes républicains.

Devant la façade principale et rue du Cloître-Notre-Dame, par où les invités doivent entrer, la foule... On fait queue sous les parapluies. Enfin les portes s'ouvrent. On entre un à un et il faut, au passage, montrer la carte saumon.

A l'intérieur, décoration habituelle : le catafalque immense et somptueux, entouré de candélabres, les chaises caparaçonnées de housses noires.

Dans la nef, M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, s'entretient avec le chef

de bureau des théâtres. C'est en effet le service des théâtres qui s'est chargé de régler les obsèques.

Les personnages officiels arrivent : parlementaires, diplomates, académiciens... Dans le transept, à droite, sont les membres de l'Institut. On distingue Mgr Baudrillart, tout petit avec une calotte lie de vin au sommet du crâne, à sa gauche Paul Bourget, les cheveux aplatis sur le front, comme s'ils avaient été eux aussi détrempé par la pluie, et Henri de Régnier très grand, avec son crâne chauve et sa longue moustache blanche.

Pendant la cérémonie, à plusieurs reprises, Bourget laissera échapper son monocle et s'essuiera les yeux...

Les chants, l'absoute.

— Comme le maréchal Foch bâille ! me dit-on à l'oreille.

On va sortir. Un grand diable d'huissier ouvre le passage pour les membres du Parlement. Nous venons après. On gagne la porte principale par l'allée centrale, quand, brusquement, on s'arrête. Quelqu'un qui remonte vers le chœur nous apprend

que la pluie ne permet pas aux orateurs de parler dehors. Ils parleront à l'entrée de la cathédrale et à l'intérieur. Alors? Nous voilà immobilisés. Mais je ne me soucie pas d'entendre Me Chenu, Jules Cambon et Léon Bérard parler de Barrès. Je veux partir, mais la foule m'empêche de regagner le transept. Par les côtés de la nef où les chaises sont maintenant pêle-mêle, je me fraye un chemin. Heurtant les barrières, cognant des piliers, je parviens à la sortie. Il pleut, il pleut... Les couronnes, restées sur leurs chars, place du Parvis, sont lamentables. Je gagne le Métro le plus proche.

10 décembre

Nous voici, pour la troisième fois, depuis la guerre, au Cercle Interallié, dans un cadre d'un luxe débordant, entourés de larbins en livrées bleues et gilets rouges. C'est René Doumic qui nous accueille pour le

dîner annuel de la *Revue des Deux-Mondes* dont il a fait une tradition.

Il est souriant, à son habitude.

Dans les salons — où l'on cause en attendant de passer à table — les poignées de mains se multiplient. Voici le maréchal Lyautey, en uniforme. Près d'une cheminée, drapé dans un manteau écarlate, tout petit, Mgr Baudrillart coiffé de sa petite calotte de même nuance que son manteau, une croix d'or sur la poitrine.

Il y a dans cette foule — car c'est presque une foule — des militaires, des gens du monde, des gens de lettres, des hommes politiques.

Les deux Boulenger sont là, minces, également rasés, portant tous deux monocle. Georges Goyau, tout menu, dans son pantalon aux plis innombrables, fait songer à un petit singe ou à quelque prince Colibri subitement grandi. Pierre de Nolhac, la barbe en broussaille, ses lunettes sous ses sourcils épais, appelle cette commisération qu'on accorde aux célibataires livrés aux seuls soins d'une femme de ménage un peu négligente.

M. Cagnat va de l'un à l'autre, appuyé sur sa canne.

Arthur Meyer, qui est de tous les dîners malgré ses quatre-vingts ans, est ici, naturellement.

Sa couronne de cheveux blancs est bien une « couronne ». Par un prodige d'habileté, le coiffeur arrive à les faire se tenir tout droits et friser à leur extrémité ; ainsi paraissent-ils nombreux.

Les yeux sont lourds sous des paupières rouges, la peau blanche, décolorée... Il ne doit plus y avoir une goutte de sang dans ce corps. Rien qu'à la couleur de son visage, on reconnaîtrait Arthur Meyer à cent mètres.

Il glisse de groupe en groupe, ce vieillard étonnant qui a vu l'Impératrice Eugénie, Lamartine, tous les personnages de l'autre siècle.

Le larbin qui de la porte annonce les arrivées, crie :

— M. Richet !

Et, aussitôt après :

— M. Paul Heuzé !

M. Richet a un haut le corps, cependant que Paul Heuzé sourit... Le hasard a fait se rencontrer à l'entrée du salon le crédule spirite, le croyant de la religion des esprits, et Paul Heuzé qui est venu lui démontrer la fragilité de sa foi.

L'un suivant l'autre, ils pénètrent dans le salon et se séparent.

A table, où nous sommes un peu serrés, (René Doumic s'en excusera tout à l'heure). M. Raymond Poincaré préside. Et tout le monde s'accorde à reconnaître que d'avoir réussi à amener ici le Président du Conseil, que d'avoir obtenu pour sa revue cette investiture officielle sur laquelle le discours de M. Poincaré ne laissera tout à l'heure aucun doute, c'est, de la part de M. Doumic, vraiment très fort.

10 décembre

M. Lucien Descaves n'a pas assisté cette année encore au déjeuner de l'Académie Goncourt, mais il s'en est fallu de bien peu.

Rosny aîné en effet raconte que, se rendant chez Drouant, Céard rencontra l'auteur de *Sous-Offs* avec qui il était brouillé depuis des années, brouille en voie d'arrangement, d'ailleurs ; avec Descaves on ne sait jamais pour combien de temps on est brouillé ou ami...

— Allons, dit Céard à Descaves, un bon mouvement ! Venez déjeuner avec nous ! Oublions le passé !

— Ma foi, répondit Descaves, je ne dis pas que ce n'aurait pas été avec plaisir...

— Eh bien, venez donc !

— Non, non, c'est impossible, je vais déjeuner chez Letellier. Même pour l'Académie Goncourt, je ne puis pas poser un lapin à Letellier.

12 décembre

Je me trouve à la buvette du Palais de Justice en compagnie de Me Campinchi, lorsque parvient par l'*Intransigeant* la nouvelle de la mort de Raymond Radiguet, le jeune romancier du *Diable au Corps*.

Comme nous quittons notre table pour regagner la salle d'audience où se juge le procès du « baron Richard Reith » — ce personnage qui, dans l'affaire des cambrioleurs du bureau de poste de la rue Vauvenargues, est accusé de recel de titres volés —, Me Campinchi rencontre quelques avocats auxquels il annonce la nouvelle :

— Vous savez que Radiguet est mort ?

Et tous de répondre :

— Radiguet ? Qui est-ce, Radiguet ?

Nous voici aux Assises. L'audience n'est pas encore reprise. Me Campinchi continue, « pour voir », à dire aux confrères qu'il trouve dans le prétoire :

— Vous savez que Radiguet est mort?

Et les confrères semblent s'être donné le mot pour ignorer au même titre Radiguet, le *Diable au Corps* et toute la publicité que l'éditeur fit sur Radiguet et sur le *Diable au Corps.*

Mais, à droite, dans le box des accusés, entre ses deux gardes, le « baron » Reith a entendu...

Il est le seul à s'apitoyer en connaissance de cause :

— Ce pauvre petit Radiguet ! J'ai beaucoup aimé son livre... Comme les dernières pages étaient curieuses... Vous savez, celles où l'auteur exprime sa jalousie et souhaite que sa maîtresse ne trouve rien après la mort... Vous dites qu'il a succombé aux suites de la typhoïde?... Il avait vingt ans ! Quel dommage...

Et lorsque le tribunal rentre pour reprendre l'interrogatoire du « baron », celui-ci semble encore tout attristé par ce pénible événement.

26 décembre

Un film tiré de *Kœnigsmark* passe tous les soirs sur un écran des boulevards.

Or, il paraît que depuis lors le roman de Pierre Benoit se vend chez les libraires mieux qu'il ne s'est jamais vendu. L'éditeur en débite plusieurs centaines d'exemplaires par jour. Résultat que fut loin d'atteindre la pièce tirée du même roman et pour laquelle Pierrre Benoit versa à Mme Charasson cinquante mille francs d'indemnité. Quoi qu'il en soit, il est satisfaisant de voir le meilleur roman de Benoit connaître enfin le succès qu'il devait logiquement obtenir.

31 décembre

La Seine monte. Les inondations menacent. Sur le pont des Arts, où nous sommes venu admirer le spectacle du fleuve gonflé de colère, nous rencontrons Édouard Champion qui nous raconte sur son père cette savoureuse anecdote :

— C'était à l'époque où l'on contruisait le chemin de fer souterrain qui, le long de la Seine, relie la gare d'Austerlitz à la gare d'Orsay. Le bon vieux libraire assistait de sa boutique au développement des travaux. Il lui arrivait même d'aller les observer de près, et alors, il ne manquait jamais, quand il voyait un personnage qu'il supposait être un ingénieur de la compagnie ou quelque grosse légume, de s'approcher de lui et de lui dire à brûle-pourpoint :

« — Vous aurez de l'eau !

« L'ingénieur faisait semblant de ne pas

avoir entendu et tournait le dos dédaigneusement au père Champion, qu'on avait fini par considérer comme un maniaque inoffensif.

« — Vous aurez de l'eau ! Vous aurez de l'eau ! répétait-il.

« Un fou, quoi...

« Or, en 1910...

« Le père Champion avait dit vrai : il y avait de l'eau dans le souterrain du chemin de fer d'Orléans.

« En proie à une grande exaltation, le père Champion sortit de sa boutique et arrêta un taxi :

« — Chauffeur, place Valhubert !

« Là, il se nomme, insiste pour être reçu par l'ingénieur en chef. On l'introduit enfin auprès de celui-ci :

« — Eh bien, vous le voyez, vous avez de l'eau ! Vous avez de l'eau !

« L'ingénieur avait déjà pressé un bouton électrique. Un garçon de bureau saisit mon père par le bras et l'entraîna délicatement vers la porte. »

Sans date

Un mot d'André Gide à Paul Valéry :
— Si je n'écrivais pas, je me tuerais.

FIN DE L'ANNÉE 1923

TABLE DES NOMS CITÉS

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH